
A c a d é m i e d u M a i n e

CAHIERS
DU
MAINE

N° 19

ÉDITORIAL

En août 2010, notre ami René Le Capitaine qui fut président de notre Académie pendant trois années, est décédé, sans doute comme il l'aurait souhaité, après une promenade avec son chien. Autodidacte proclamé et homme de culture, éloigné de tout paraître parce qu'il appréciait en chacun l'être, humaniste passionné par les hommes, René Le Capitaine nous a « nourris » de son intelligence, de son humour, de sa passion pour l'écriture et le cinéma. Je laisse à Roger Blaquière avec lequel René et son épouse Anne-Marie avaient des liens d'amitié très anciens, le soin de vous parler de lui. Mais je n'aurai garde d'oublier son message « notre Académie est discrète, discrète à l'excès » écrivait-il en décembre 2002, souhaitant qu'elle s'ouvre davantage et qu'elle puisse « jouer son rôle avec tous » .

Ce souci d'ouverture de l'Académie fut le fil directeur des six années de présidence de Nicole Villeroux . Pour la première fois depuis sa fondation l'Académie avait élu à sa tête une femme et un membre originaire de la Mayenne ; cette double qualité fut source d'enrichissement pour notre Compagnie. Notre présidente fut à l'origine l'inlassable organisatrice de cette « première » que fut la journée de rencontre organisée par l'Académie à l'abbaye St Vincent le 24 Mars 2007 autour de la thématique de la couleur. En accueillant le public qui vint nombreux partager ses travaux, l'Académie a joué pleinement son rôle de relais intellectuel et culturel qui est aussi le sien.

« Que doit être l'Académie du Maine aujourd'hui, que doit-elle être demain », s'interrogeait, il y a dix ans, dans son éditorial des *Cahiers du Maine*, notre président Stanislas de Gozdawa Godlewski, souhaitant qu'elle sache s'ouvrir sans pour autant trahir sa mission de « conserver, faire connaître et développer dans notre région du Maine notre patrimoine culturel ». C'est dans cette voie que s'inscrit la participation des membres de l'Académie aux deux journées récentes de colloques à Solesmes et à Evron . Et s'il importe de conserver nos séances privées, source de riches échanges intellectuels, c'est dans cette voie qu'il faut poursuivre en proposant dans nos deux départements des conférences ou des débats.

C'est le choix que nous avons fait en décidant d'organiser en décembre 2011 une nouvelle « journée de l'Académie », une façon de faire partager les valeurs de libre expression et d'écoute mutuelle qui sont les nôtres.

Françoise CHASERANT
Présidente de l'Académie du Maine

UN AMI LAVALLOIS D'ARTHUR RIMBAUD

Colonel Paul GAUTIER

En 1896 Robert Bricchetti publie à Milan la relation de son voyage de Zeilah à Harar, Nell'Harar ; on y lit qu'à la veillée de Noël 1888 " ... la colonie européenne, l'italienne et la française, était "au complet" (en français dans le texte), Bidault et son ami Rimbaud ... ". Le 31 décembre 1888, il rapporte la même soirée dans une lettre: "..... Nous avons passé Noël en très bonne et très joyeuse compagnie.... MM. Rimbaud et Bidault, photographe, celui-ci, marchand expérimenté, celui-là, et en même temps voyageur et écrivain très distingué"⁽¹⁾.

Il s'agit d'Édouard Joseph Bidault de Glatigné, né à Laval le 14 mars 1850. Son père, Louis Georges, né en 1808, est propriétaire et demeure alors à Arquenay; c'est un ancien de la dernière chouannerie (celle de 1832) qui, pour ce motif, figure sur la liste des personnes détenues préventivement "pour avoir fait partie des bandes armées; âgé de 24 ans, 1,64 m, cheveux et sourcils châtain, front haut, yeux gris, bouche moyenne, nez bien fait, menton rond, visage ovale, teint pâle" : tel est son signalement; il est finalement acquitté par la cour d'assise du Loiret en février 1833⁽²⁾. La famille s'installe à Laval en 1855, rue Saint Nicolas. Issue d'un écuyer du roi, elle est alliée avec de nombreuses familles de la noblesse mayennaise : les témoins signant la déclaration de naissance se nomment Malartic et Vaujuas Langan⁽³⁾ ; sa mère est issue elle-même d'un baron Gautier de Brullon. Son grand-père, Louis Jacques, officier d'ancien régime, émigre en 1791, sert dans l'Armée de Condé puis dans une unité française contre-révolutionnaire en Espagne, rentre en France, participe à la chouannerie de 1815, a une carrière d'officier supérieur dans l'armée de la restauration et enfin avec son fils prend part à celle de 1832 (suivant l'abbé Angot) ; ses déplacements, pendant ces derniers événements, sont suivis avec attention par le Préfet⁽⁴⁾.

SON MARIAGE :

On ne sait rien d'Édouard jusqu'à son mariage avec Augustine Émilie Porte âgée de 17 ans, célébré à Aden par le supérieur général de la mission catholique le 19 mai 1878 ; il est toutefois présent à Laval aux recensements de 1856, 1861 et 1872 mais on ne sait où il se trouve lors de ceux de 1866 et 1876. Arrivé depuis peu, alors que sa jeune épouse y vit depuis son enfance, il y est commerçant et photographe. On peut supposer que cette union est la conséquence d'une inclination subite et réciproque lors de la rencontre des futurs époux. Les parents d'Augustine Émilie sont, en effet, les intendants du "Grand hôtel de l'univers" fréquenté par tous les ressortissants français. Ils s'y installent après la guerre de 1870, venant de Metz où ils étaient respectivement militaire du Génie et employée d'un fournisseur aux armées. Il semble que le gouvernement y encourage la présence des Français, le port étant une escale sur la route de Saïgon. Rimbaud décrit ainsi la ville: "Aden est un roc affreux, sans un seul brin d'herbe ni une goutte d'eau bonne: (on boit l'eau de mer distillée) la chaleur y est excessive, surtout en juin et septembre qui sont les deux canicules. 35° la température nuit et jour constante d'un bureau très frais et très ventilé. Tout est très cher, et ainsi de suite."⁽⁵⁾

Une fille, Cécile Marie, naît le 11 novembre 1880. Il la déclare, malgré son mariage, enfant naturelle. Il estime, en effet, ce mariage non valable: aucune publication ne l'a précédé et, intentionnellement, il n'a pas demandé l'accord de ses parents, persuadé qu'il ne l'obtiendrait pas (à l'époque cet accord ou, à défaut, trois sommations respectueuses sont nécessaires pour une personne âgée de moins de trente ans). Augustine Émilie le quitte au bout de quelques années en emmenant sa fille. " De votre dame je n'ai pu avoir autre nouvelle que celle qu'elle était partie en Italie, mais personne ne savait me dire où. J'en suis très fâché parce que j'aurais bien voulu vous donner de bonnes nouvelles surtout de votre chère petite" lui écrit Ilg le 24 avril 1888⁽⁶⁾.

-(1) : Arthur Rimbaud de Jean-Jacques Lefrère, Éditions Fayard, 2001, page 1058. Arthur Rimbaud correspondance de Jean-Jacques Lefrère, éditions Fayard, 2007 page 600. -(2): A.D.M. 1 M 313.

-(3) : Frère d'un député de la Mayenne siégeant à l'Assemblée législative.

-(4) : Michel Denis, "Les royalistes de la Mayenne et le monde moderne", page 253, renvoi numéro 53

-(5): Arthur Rimbaud, correspondance, de J-J Lefrère, éditions Fayard 2007 page 261.

-(6) : Arthur Rimbaud, correspondance, de J-J Lefrère, éditions Fayard 2007 page 608; Alfred Ilg (1852-1916) est ingénieur, grand commis de Ménélik et principal ministre à partir de 1896 ; il fait exécuter quelques grands travaux (ponts), il éclaire le Négus sur l'ambiguïté du traité de 1889 signé avec l'Italie (en version amharique c'est une alliance, en version italienne un protectorat), fait du commerce et installe une fabrique de fusils; il est ultérieurement concessionnaire avec Chefneux du chemin de fer reliant Djibouti à Addis-Abeba.

Un peu plus tard, le 28 mars 1889, le Ministère des Affaires étrangères (Direction des affaires commerciales et consulaires, sous-direction des affaires de chancellerie) en réponse à une question posée par le Consulat d'Aden, estime que, suite à une requête de madame Bidault de Glatigny sur la validité de son mariage du 19 mai 1878, que ledit mariage est valable pourvu qu'il ait été précédé de publications en France et qu'il y a lieu de savoir si l'autorité religieuse est compétente à Aden pour célébrer les mariages, sinon l'annulation peut être prononcée par la justice ⁽⁷⁾. Effectivement, pour ces motifs, le mariage est annulé plus tard par le tribunal de première instance de la Seine le 11 janvier 1896 (c'est sa mère, Cécile Françoise, qui engage la procédure). Le 14 août suivant, le tribunal de première instance de Laval déclare que Cécile Marie est enfant légitime. Augustine Émilie est alors domiciliée à Salo (province de Brescia, région des lacs de l'Italie du nord).

LE PHOTOGRAPHE :

Édouard Joseph est avant tout photographe. Cette profession est lucrative, à l'époque, en cette partie du monde. Un portrait s'y facture une guinée (monnaie anglaise valant 26 francs 50, approximativement 265 euros actuels). Il fréquente l'entourage de Ménélik et voyage beaucoup, en ce pays peu sûr, avec ses impédimenta professionnels;

" ... Le Roy (sic) est rentré à Antotto et la brillante cour s'est reformée, Ato Pétrou étant maître des cérémonies. Antonelli vérolé gît à Lit-Maréfia ... - Bidault pérégrinant et photographiant dans les monts du Harar" écrit Rimbaud le 25 juin 1888 ⁽⁸⁾ et plus tard, le 25 février 1889, en réponse à une lettre de Jules Borelli envoyée du Caire " Je dis bonjour à Bidault de votre part. Il vous salue avec empressement. Il n'a pas encore pu placer sa collection de photographies du pays qui est à présent complète. On ne l'a pas rappelé au Choa ni ailleurs et il vit toujours dans la contemplation" ⁽⁹⁾. Son œuvre parvient quand même à la Société de géographie et est actuellement déposée à la Bibliothèque nationale de France (Département des cartes et plans). Cent vingt vues prises entre Tadjourah et Harar témoignent de son art, mais aussi de sa considération pour les hommes. Sa représentation de la vie courante ne comporte, en effet, aucune mise en scène et rend compte de la réalité, sans l'exotisme conformiste et voyeuriste de certains de ses confrères car " ses clichés, d'une grande sensibilité, restituent l'élégance des drapés, la beauté plastique des visages, la dignité des postures" ⁽¹⁰⁾. Ses paysages, de la même façon, fixent la réalité du moment. Olivier Loiseaux, conservateur en chef du département des cartes et plans de la Bibliothèque nationale de France le caractérise ainsi " grand ami de Rimbaud, cet artiste à vive sensibilité se passionne pour le pays dans lequel il vit et pour sa population Cette personnalité encline à la passivité a sans doute empêché Bidault de passer à la postérité. Il n'a publié ni ouvrage ni compte-rendu de son voyage; seul un article de Paul Bourde paru dans l'Illustration en 1889 reproduit en gravures plusieurs de ses merveilleuses photographies, témoins de ses périples et de sa sympathie à l'égard des superbes représentants de ce pays" ⁽¹¹⁾. Finalement Armand Savouré lui achète sa maison d'Ankober et utilise les plaques photographiques pour y faire des fenêtres. Il écrit à Rimbaud : " Ankober le 16 juin 1889 ... Bidault. Vous avez oublié les clefs. Je les attendais cependant pour me payer en plaques photo(graphique)s pour faire des carreaux à ma maison. Il me doit 50 Th(alaris) "

LE COMMERÇANT :

Il pratique certainement le commerce avec l'Éthiopie. Plusieurs correspondances de 1888 et 1889 le confirment. Il se déclare lui-même commerçant sur les actes administratifs (les recensements jusqu'en 1901 le dénomment ainsi). Les commerçants européens, nous explique Rimbaud, vendent au Ras Ménélik des fusils réformés provenant de Belgique et achètent en contrepartie du café, des défenses d'éléphant et du musc consommés en Europe. Leur vie est dure et exposée à l'insécurité; rares sont ceux qui y font fortune. Dans une lettre à sa mère du 9 juillet 1886 ce dernier écrit: " Une caravane a été attaquée en route, mais c'est parce qu'elle était mal gardée" ⁽¹²⁾. Pour ce faire Édouard Joseph possède donc une maison à

-(7) Archives diplomatiques, Nantes, 2MI3203.

-(8) : Arthur Rimbaud, correspondance, 1888-1891, Gallimard, collection l'Imaginaire, août 1995, page 61. Arthur Rimbaud correspondance de Jean-Jacques Lefrère, éditions Fayard, 2007, page 621.

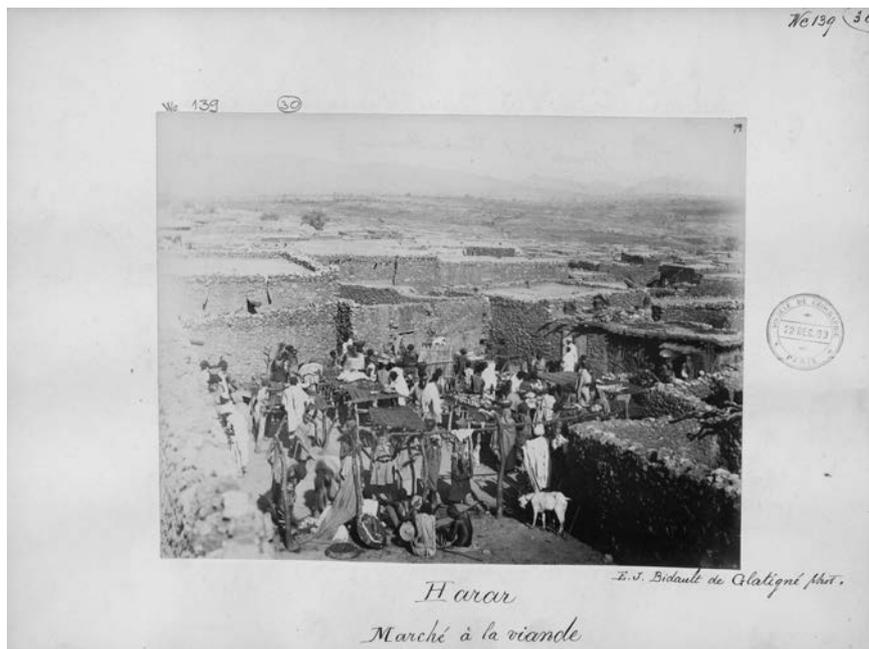
-(9) : Arthur Rimbaud, œuvres complètes, Louis Forestier, éditions Robert Lafont, septembre 2004.

J-J Lefrère, en rapportant la même lettre (page 1070) ajoute ce commentaire : " (jalousie de photographe manqué) " .

-(10) : Sylvie Lisiécki, " Chroniques de la Bibliothèque nationale de France, numéro 40 sep/oct 2007, page 20

-(11) : Catalogue de l'exposition des trésors photographiques de la société de géographie, septembre à décembre 2007, sous la direction d'Olivier Loiseaux.

-(12) : Arthur Rimbaud correspondance de Jean-Jacques Lefrère, éditions Fayard, 2007, page 476.



Bibliothèque nationale de France. Dépôt de la Société de Géographie. Fonds Édouard Bidault de Glatigny

Ankober, première capitale de Ménélik (qui succède au Négus Johannes vaincu et tué en mars 1889 par les troupes du Mahdi, maître du Soudan). " La route est très longue (depuis Tadjourah, ndlr), deux mois de marche presque jusqu'à Ankober la capitale et les pays qu'on traverse jusque-là sont d'affreux déserts. Mais là-haut, en Abyssinie le climat est délicieux, la population est chrétienne et hospitalière, la vie est presque pour rien. Il n'y a là que quelques européens, une dizaine en tout et leur occupation est le commerce des fusils, que le roi achète un bon prix" ⁽¹³⁾ ; il est vraisemblable qu'Édouard Joseph en fait partie. En mars 1889 il prête cette maison à Armand Savouré, le commerçant qui dispose de gros moyens financiers pour y entreposer ses marchandises ⁽¹⁴⁾ puis la lui vend. Voici, en effet, les termes de la lettre d'Ilg à Rimbaud écrite d'Ankober le 30 mars 1889 : " ... Mons(ieur) Savouré préfère naturellement acheter vite, surtout dans la situation politique actuelle, et ne regarde pas de si près pour les prix: hier pour comble, Mons(ieur) Savouré a demandé à l'azage la maison dans laquelle je m'étais installé avec vos marchandises, celle de Mons(ieur) Bidault, et il a eu la réponse qu'il n'avait besoin que du consentement de Mons(ieur) Bidault pour y rentrer. Bien que Mons(ieur) Bidault m'ait très gentiment mis sa maison à ma disposition, je ne doute pas Mons(ieur) Bidault ne refusera guère la vente de cette maison à Mons(ieur) Savouré et je me verrai donc avec un tas de marchandises sans refuge ... " ⁽¹⁵⁾.

Pourtant c'est ce même Ilg qui lui demande neuf mois avant, dans sa lettre du 24 avril citée plus haut, de faciliter les affaires de Savouré car sa réussite en dépend. Ainsi évoluent les relations commerciales !

LES DÉBOIRES ET LA FUITE :

En mai 1887 le " Commandant " d'Obock (Officier qui a les pouvoirs civils et militaires), à la demande du Consul d'Aden, enquête sur un différend survenu entre le Vizir de Tadjourah, Deschamp commercialisant des remèdes et Édouard Joseph ⁽¹⁶⁾. Le dénouement est inconnu, aucun document n'existe. D'après la même lettre d'Ilg les pilules de Deschamp lui auraient occasionné une jaunisse (avril 1888) .

Le mois précédent, il emprunte 100 Th(alaris) à un nommé Captimer (environ 4500 euros); le taux de l'intérêt est de 120% ! Le remboursement en sera difficile. Le 1^{er} janvier 1889, d'Antotto, Savouré demande à Rimbaud de l'informer qu'il n'a pas encore rencontré

-(13) : Arthur Rimbaud correspondance de Jean-Jacques Lefrère, éditions Fayard, 2007, page 439.

-(14) : Armand Savouré, commerçant important, de petite taille et d'embonpoint conséquent, conseiller de Ménélik.

-(15) : Arthur Rimbaud correspondance de Jean-Jacques Lefrère, éditions Fayard, 2007, page 696

-(16) : Archives diplomatiques, Nantes, 2M13203

Captimer. Le 20 janvier Captimer est encore introuvable. Le 28 février Savouré le rencontre enfin mais refuse de payer les intérêts " ... Dites à M. Bidault, en lui faisant mes compliments, que j'ai payé son Captimer, mais si ce n'est d'avoir arrêté les intérêts faramineux, je n'ai rien fait car il lui reste du juste 100 Th(alaris) d'intérêts -autant que de capital pour 10 mois d'intérêts- Si nous montions une banque ici sur ce taux, ne pensez-vous pas que cela vaudrait mieux que le café ⁽¹⁷⁾ ... ". Or le 25 février Rimbaud écrit à Jules Borelli qu'Édouard Joseph vit dans la contemplation (voir plus haut). Le 15 mars, enfin, Savouré rend compte de son entrevue orageuse "... Quant à son fameux Captimer je ne lui ai donné que 50 Th(alaris) et pour le reste je voulais retirer l'engagement de Bidault, il s'y est refusé à cause des intérêts.

L'Azage (Intendant du Gouverneur, ndlr) avait jugé qu'il devait me rendre les 50 Th(alaris) que j'avais donnés. Il ne voulait pas donner le reçu mais ayant promis à M. Bidault de payer, je les lui ai laissés contre un reçu devant 4 témoins.

Si je n'ai pas payé le reste, c'est qu'il a dit trois ou quatre fois à l'azage que M. Bidault lui baisait les mains trois ou quatre fois par jour pour avoir son argent. C'est du reste un flibustier de prêter à pareil taux, il y a 120 Th(alaris) d'intérêts pour 100 Th(alaris) dans une année. Il réclame aujourd'hui 226 Th(alaris) moins les 50 remis. Si M. Bidault ne revient pas, il ne faut rien lui donner, s'il veut revenir qu'il m'écrive de donner les 55 Th(alaris) et je le ferai comme promis. "⁽¹⁸⁾ Après la conclusion de ce litige, Savouré, dépité, écrit à Rimbaud le 1er mai: "Je trouve étonnant le silence de Bidault, j'attendais un mot de lui après ma lettre affaire Captimer"⁽¹⁹⁾. Malgré l'exagération des propos dudit Captimer il y a lieu de penser que le besoin financier d'Édouard Joseph, à l'époque de l'emprunt, est pressant.

Savouré écrit encore à Rimbaud " Antotto le 20 janvier 1889... Le bonjour à M. Bidault et au Père Joachim. Si M. Bidault doit venir, c'est le moment, il n'y a plus de danger, je crois, mais qu'il ne compte pas trop sur une remise de ce qui lui est réclamé à moins qu'Antonelli (Chargé d'affaire italien, ndlr) ne prenne l'affaire en main, ce qu'il fera sans doute pour être armé contre Chefneux (négociant, ndlr). "⁽²⁰⁾ De Farré, le 11 avril 1889 Savouré ajoute " ... et Bidault vous ne m'en parlez plus, que compte-t-il faire. Le moment serait bon pour lui de venir à présent qu'il n'y a plus rien à craindre. Ilg et Antonelli se chargent de le faire gracier de ses garanties ... "⁽²¹⁾. Il peut s'agir d'une dette commerciale, d'une caution ou enfin de ce prêt usuraire.

Son activité, cependant, continue pendant ces négociations car un autre commerçant, Louis Brémond, le prévient, toujours par Rimbaud "que sa commande a été transmise, sans pouvoir lui assurer qu'elle arrivera en temps voulu pour profiter du départ du 12 mars à Marseille ... "⁽²²⁾. On peut remarquer que son épouse, ce même mois, se renseigne sur la validité de son mariage.

En juin c'est le retour à Aden, presque la fuite, semble-t-il. On a vu plus haut qu'il n'a pas donné les clés de sa maison à Savouré qui les lui fait réclamer encore en juillet. Ernest Laffineur (autre commerçant, ndlr) informe ainsi Rimbaud d'Obock, le 8 juin 1889: " ... Mr Bidault est arrivé à Aden, d'après les on-dit et est descendu avec Mr Ferandi " ⁽²³⁾. Un peu plus tard, à Ankober le 16 juin 1889, Ilg note: " ... Avec vos détails sur M. Bidault, vous nous avez divinement amusés et je ne regrette que de ne pas pouvoir faire son portrait d'après le vôtre, j'aurais certainement du succès. " ⁽²⁴⁾ ; malheureusement la lettre de Rimbaud à laquelle répond Ilg est perdue (ndlr). Ce dernier est alors à Harar. Les dernières nouvelles du séjour dans cette « Corne de l'Afrique " d'Édouard Joseph datent du 21 août; elles se lisent dans une lettre d'Ilg à Rimbaud : " ... Il (Ménélik, ndlr) est aussi très fâché du départ de M. Bidault et nous en supportons tous les conséquences ... " ⁽²⁵⁾.

APRÈS L'AFRIQUE

Ce long séjour de onze années est sans doute coupé de courts retours en métropole car en 1886 il est recensé à Laval, de même qu'en 1891, 1896 et 1901. Il perd son père en 1893 et séjourne alors à Calvi où, lors de son décès, en 1925, il possède une propriété. Il marie sa fille Cécile Marie à un notable, maire de Cassano (commune proche de Calvi) vers 1900 : à une date comprise entre 1890 et 1900, elle quitte donc sa mère pour rejoindre son père. Augustine Émilie se remarie avec Piétro Felter, ancien officier italien, explorateur et commerçant qui quitte Harar en 1895, est Commissaire à Assab de 1897 à 1914, y contracte

-(17) : Arthur Rimbaud correspondance de Jean-Jacques Lefrère, éditions Fayard, 2007, page 686

-(18) : page 690 • (19) page 705 • (20) page 664 • (21) page 699 • (22) page 678

-(23) : page 716 • (24) page 720 • (25) page 740.

-(26) page 886 et tradition orale familiale • (27) page 915.

LES ENFANTS COMBATTANTS

Suzanne SENS

De tous temps, on a fait participer des enfants aux périodes d'hostilités ; des garçons de moins de quinze ans. Au delà, on ne parle plus d'enfants, mais d'adolescents déjà assez conscients du rôle qu'on leur fait jouer et de l'importance de leurs actes. Nous évoquerons ici le sort d'enfants de dix à douze ans.

Depuis toujours de tout jeunes garçons ont participé aux campagnes militaires pas tant par la force, que par la ruse ou pour leur possible utilité. Je n'en veux pour témoignage que cet épisode survenu dans la ville de Mayenne, en 1063. Guillaume le Conquérant n'avait point encore envahi l'Angleterre, mais entendait bien soumettre le Maine. Après avoir pillé et brûlé le château de Laval, les monastères d'Evron, de Châlons, de Saint- Jean sur Mayenne et détruit Jublains, assurent les historiens, il voulait s'emparer de Mayenne. La chose n'était pas aisée, la forteresse, située entre rivière et marais, étant reconnue imprenable.

« Guillaume entreprit néanmoins ce siège » écrit Jean- Baptiste Guyard de la Fosse, « il fit approcher ses armées autant que les obstacles le pouvaient permettre. On crut que son dessein était d'affamer la place...mais il aurait fallu y demeurer plus d'un an... (le siège a duré trois mois)

Un stratagème imaginé et conduit avec la subtilité normande tira Guillaume d'embarras. Il instruisit deux enfants de son camp, qui pénétrèrent jusqu'à la porte du château où on les laissa entrer pour y jouer avec ceux de leur âge, soit qu'on ne les connût pas pour Normands, soit qu'on crut qu'ils ne fussent pas encore à craindre, en de si tendres années. Cette téméraire confiance eut de tristes suites pour les assiégés. Car ces petits fourbes mirent le feu aux magasins pendant la nuit. Le mal était déjà grand lorsqu'on s'en aperçut. Alors toute la garnison courut pour éteindre l'incendie, et dans cet empressement oublia de garder la porte. Guillaume avait fait avancer ses troupes qui dans l'obscurité de la nuit se glissèrent jusqu'à la porte du château et y entrèrent... »

Pendant la guerre de cent ans, les guerres de religions, dans toutes les périodes de troubles graves, les épisodes de ce genre abondent. On utilisait les enfants comme indicateurs, comme porteurs de messages, pensant sans doute comme notre historien de Mayenne, qu'on ne se méfierait pas « qu'ils ne fussent pas encore à craindre dans de si tendres années... » Pendant la Chouannerie, on leur faisait parfois transporter des hosties, on trouve des traces de ce fait chez La Varenne. A la fin du premier empire, beaucoup de conscrits insoumis se terrèrent dans la forêt de Charnie, alors que les garnisaires sévissaient dans les villages ; les enfants servaient d'agents de liaisons. Nous avons tous appris à l'école la triste fin de Viala, tué parce qu'il refusait de crier « Vive le roi ! » Vers 1828, Victor Hugo traçait le portrait de l'enfant Grec, alors que la Grèce se rebellait contre le joug des Turcs :

« Les Turcs ont passé là ; tout est ruine et deuil »...le décor est bien toujours le même. A un enfant qui erre, seul parmi les décombres, on demande ce dont il a le plus besoin :

« Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus

Je veux de la poudre et des balles. »

Sous l'ancien régime, puis la révolution et les guerres de l'empire, on a engagé de jeunes garçons pour être fifres, par exemple, ou tambours. Ils étaient certes exposés à tous les dangers, mais ils ne combattaient pas. En cas de nécessité, on les employait à des besognes d'intendance, à la cuisine, au ravitaillement, mais ils ne portaient pas d'armes. Il y a peut-être une raison à cela : les armes étaient si lourdes et encombrantes qu'ils n'auraient pas pu les manipuler. Il en va tout autrement de nos jours, nous y reviendrons. A la fin de l'empire, en 1813, 1814, de très jeunes conscrits, appelés les Marie- Louise, ont été incorporés. De même nous avons connu les Jeunesses hitlériennes. Mais il s'agissait là de garçons de seize ans au moins.

Pourquoi faire appel à des enfants ? quand les adultes se font plus rares, parce que beaucoup se sont fait tuer, ou, dans les conflits actuels, et nous y venons, parce que las des querelles interminables, dont ils ne voient plus l'issue, plus l'intérêt, ils se retirent ou préfèrent s'exiler, les forces en présence font appel à des enfants qui restent les seuls belligérants possibles.

Utiliser des enfants offre beaucoup d'avantages : il est facile de les convaincre qu'une cause est juste ; ils sont dociles et apprennent vite ; ils inspirent souvent moins de méfiance aux opposants ; petits et légers, ils peuvent se faufiler là où des adultes ne passeraient pas ; inconscients du danger, ils n'ont peur de rien ; inconscients également de la gravité des actes qu'ils commettent et du mal qu'ils font, ils peuvent faire preuve d'une cruauté raffinée. Enfin, on peut les rétribuer chichement et même pas du tout, mal les nourrir sans qu'ils protestent. Ils suivent aveuglément leur chef sans velléité de rébellion. Il n'y a pas de traîtres ou de déserteurs, parmi les enfants.

Actuellement, le nombre d'enfants soldats est estimé à 300 000 environ, mais l'évaluation tentée par l'Unicef ne peut être qu'approximative. Et l'on ne tient compte ici que des enfants réellement enrégimentés, pas de belligérants occasionnels vivant chez eux et qui ripostent, à coups de pierres par exemple, à des intrusions de voisins qu'ils jugent intempestives et provocantes . On n'a pas encore, à ma connaissance, constaté l'existence d'enfants Kamikazes se faisant sauter au volant d'une voiture bourrée d'explosifs lancée dans une foule ennemie. On compterait, j'ai trouvé ces nombres dans une revue récente, et ils me semblent énormes, 2 millions d'enfants tués au cours des combats (il n'est pas question de civils) et 6 millions de blessés.

Dans quels pays ces enfants sont-ils enrégimentés ? tout particulièrement là où règne la guerre civile, meurtrière et interminable... dix-sept années au Liban, trente ans ailleurs... les causes mêmes des hostilités sont parfois mal définies. Elles perdurent, tantôt violentes, tantôt à l'état endémique. Le monde en entend parler, pendant les crises, s'interpose à l'occasion, tente d'intervenir, de palier aux souffrances les plus inhumaines, le plus souvent sans résultats probants, et comme les hostilités s'éternisent, renaissent sans cesse, paraissent sans solution, les intervenants se retirent, et l'on oublie. Découragées, les médias n'interviennent plus et vont faire provision de nouvelles à sensation ailleurs. Voici, à ce sujet, un témoignage de Xavier Emmanuelli, un des fondateurs de Médecins sans frontières. Il se trouvait au Rwanda en proie à une meurtrière guerre civile. Ses confrères l'avaient reçu par ces mots « Bienvenu en enfer ! ». Dans un paysage apocalyptique l'équipe s'efforçait de soigner les malades, les blessés ; l'armée tentait de procurer de la nourriture aux réfugiés, et enterrait les morts. Aux côtés de l'armée « il y avait un petit camp où se retrouvent tous les journalistes de télévision et une grande tante du SIRPA. L'armée offre aux journalistes de bonnes conditions d'hygiène et leur permet de manger les excellentes rations militaires. Elle leur fournit le standard pour téléphoner à leur rédaction et à leur famille. et même les informations au cours des points de presse quotidiens. »... Il y avait là, continue Xavier Emmanuelli, les télévisions du monde entier. Les journalistes choisissent soigneusement les scènes les plus spectaculaires et les téléspectateurs du monde entier reçoivent en même temps les vues de cette « danse macabre ». Pendant deux ou trois jours. Puis tout le monde repart, et on n'en parle plus comme si tout était terminé.

Ces guerres civiles amenant ainsi le déplacement d'une population toute entière ayant tout perdu se déclenchent du fait de rivalités ethniques ou religieuses, ce sont les plus impitoyables, confinant au génocide. Elles proviennent aussi de rivalités politiques, affaires alors de frontières mal définies ou de pouvoirs contestés. Elles ne sévissent pas seulement comme on pourrait le penser dans les pays minés par la pauvreté, la misère, pays du quart monde à l'écart de toute civilisation. Quand certaines conditions sont réunies, elles peuvent éclater n'importe où et l'Europe n'en est pas exempte. On a fait appel à des enfants au Kosovo, il n'y a pas si longtemps, alors que les hostilités n'ont duré qu'un peu plus d'un an. L'Irlande du nord a connu des heures tragiques et l'on n'est jamais sûr que la paix soit définitivement rétablie. L'éclatement de l'URSS provoque aussi de sanglants conflits. On recense actuellement de par le monde une bonne trentaine de pays en guerre utilisant des enfants soldats . Ont été ou parfois sont encore concernés : l'Erythrée, l'Afghanistan, le Burundi, le Libéria, la Sierra Léone, la Bosnie, le Rwanda, le Cambodge, le Liban, l'ancien Zaïre, le Sri Lanka...

La Convention de Genève a institué des règles internationales de la guerre concernant les enfants. Ils ne devraient jamais être enrégimentés avant dix-huit ans. On avait d'abord imposé

seize ans. Mais l'ensemble des nations a jugé que c'était trop jeune. Seule l'Angleterre peut engager des jeunes gens à seize ans, mais pendant trois ans ils sont en quelque sorte « novices ». ils ne prononceront que plus tard leurs vœux définitifs. Mais dans un pays ravagé par des passions meurtrières, qui se soucie de droits et de réglementations ?

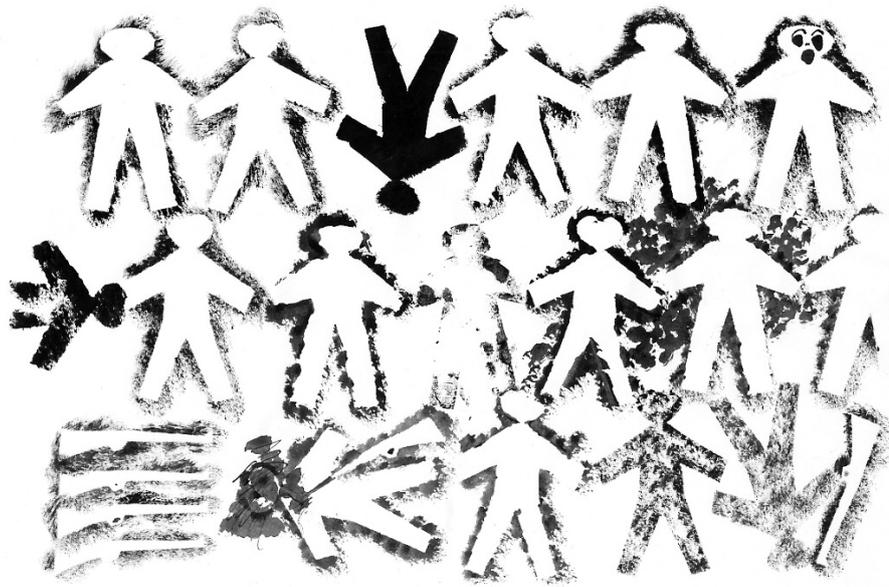
Jadis on ne faisait pas porter d'armes et d'équipements aux jeunes garçons, nous l'avons dit, parce que tout cela était trop lourd et encombrant. Ils ne seraient pas parvenu à les manœuvrer efficacement. Mais plus récemment l'industrie de l'armement a très bien su s'adapter. On fabrique des fusils, des kalachnikovs, des AK-47 légers et d'un maniement très facile. Une seule pression d'un petit doigt et jaillit la mitraille. On peut aisément les démonter et les remonter comme on ferait d'un jouet. En outre, ils sont très peu chers. Si on ne vous en donne pas, on peut en acheter sur certains marchés à des prix dérisoires : on parle de la valeur d'un poulet en Ouganda, d'une chèvre au Kenya. Alors, pourquoi s'en priver ? les enfants sont ravis, tout d'abord de jouer à la guerre « pour de vrai ». Ensuite, ils la font... et leurs interventions sont d'une rare cruauté.

Comment ces jeunes combattants, de dix à treize ans, insistons là-dessus, sont-ils recrutés ? les conditions changent suivant les régions et les causes du conflit. En Sierra Léone, par exemple, ou au Liban, les motivations sont différentes. Quand un enfant, ou un petit groupe d'enfants, se retrouvent seuls, à l'issue de combats meurtriers auxquels ils ont échappé par miracle, eu cœur d'un village dévasté, alors que de toute leur famille, que de tous leurs voisins ne reste aucun survivant, que l'envahisseur occupe les lieux et s'y installe, les gamins n'ont pas le choix. On les enrégimente et ils ne peuvent qu'obtempérer au plus vite, car au moindre refus, à la moindre tentative de fuite, on les tuera et ils le savent. On a tôt fait de le leur prouver. Alors ils se soumettent, d'autant plus que c'est la seule possibilité pour eux de ne pas mourir de faim.

Mais dans d'autres cas, sans doute les plus nombreux, les enfants viennent d'eux-mêmes se faire engager. Pour quelles raisons ? elles sont diverses. Quand des orphelins errent par les rues ou les parages de villages dévastés par les combats, ou les pillages systématiques, sans nourriture, sans abri, sans soutien d'aucune sorte, le recrutement au sein d'une armée, fut-elle de rebelles, constitue une sorte de sécurité. L'armée est commandée par des adultes, en particulier par un chef qui s'occupera d'eux, et les enfants sont prêts à le suivre, pour se sentir encadrés, guidés, placés sous l'autorité de quelqu'un. En outre, on les nourrit, même si c'est assez sommaire, on les habille, on les abrite pour la nuit, on les fait jouer à la guerre... du moins les tout premiers jours.

Il arrive aussi que certains gamins, enfants de familles nombreuses, pauvres, misérables même, las des travaux harassants imposés à tous, parents et enfants, du manque de nourriture, de l'insécurité ambiante dans un pays en proie à la guerre, aillent s'engager d'eux-mêmes, pensant que de toute façon, leur sort ne sera pas plus malheureux là qu'ailleurs... j'ai rencontré aussi, au hasard des chroniques, le cas de garçons battus, maltraités par leur père et qui s'enfuient pour échapper aux maltraitances. Ils en trouveront bien d'autres, mais ils l'ignorent tout d'abord. Il arrive aussi que des enfants rescapés de terribles incursions ennemies, en découvrant leur village ruiné, incendié, leurs proches assassinés, se sentent alors soulevés d'une haine, d'une rage envers les assaillants, et n'ont plus qu'une idée en tête : venger les leurs, rendre coup pour coup. Ils s'engagent alors au plus tôt dans l'armée qui combattra les meurtriers. ils s'agit là de garçons de treize ou quatorze ans... Enfin, on a constaté que certains gamins se laissent séduire par de mirifiques promesses : « suis-nous, viens combattre avec nous, et tu deviendras puissant dans un pays libre, tu commanderas ; tu seras riche et tu pourras t'offrir tout ce que tu voudras... » ; ainsi agissaient autrefois, dit-on, les « racoleurs » les recruteurs des armées.

Les enfants recrutés, il faut maintenant les entraîner pour obtenir ce qu'on attend d'eux. L'apprentissage ne sera pas forcément brutal. Equipés d'un quelconque treillis militaire, de nouvelles craps qui font leur admiration (ce sont des chaussures) d'une casquette, on les laissera jouer pendant quelque temps, au foot, par exemple, tous les garçons en raffolent. On a pris soin de brûler devant eux les vêtements qu'ils portaient en arrivant, ainsi que les



moindres objets qu'ils pouvaient posséder. Signe que rien de ce qui appartenait au passé n'existe plus ?... Mais laissons parler Ishmael Beah qui relate cet apprentissage. Un matin, fini de jouer ! on passe aux choses sérieuses :

« Une fois vêtu de nos nouveaux habits, nous nous sommes mis en rangs, les jambes écartées, les bras le long du corps... Sheku et Josiah (ce sont deux petits camarades arrivés avec lui, âgés de dix et onze ans ; Ishmael en a douze) se tenaient près de moi, comme si le fait de partager une tente avec moi faisait de moi leur grand frère. Pendant l'exercice ils m'observaient et répétaient mes gestes au lieu de regarder le soldat qu'on nous avait présenté comme le caporal Gadafi. C'était un type jeune, mais il était chauve, et sa façon de se comporter le faisait paraître plus âgé. Il avait un visage grave, et même lorsqu'il souriait, on aurait dit qu'il avait un goût amer dans la bouche. D'abord, nous avons couru autour du bâtiment, puis nous avons appris à ramper dans les fourrés. Le caporal levait le poing, et lorsqu'il l'abaissait nous nous jetions à plat ventre et nous rampions rapidement, sans trop faire de bruit, jusqu'à l'arbre qu'il nous désignait. ..pendant la phase initiale de notre instruction, le caporal ne disait pas grand chose : il se contentait le plus souvent de gestes de la main, parce que ce serait notre seul moyen de communication nous rabâchait-il en indiquant la clairière :

-Là-bas, un mot peut vous valoir une balle dans la tête !

Après nous avoir fait courir et ramper un bon moment, on nous a distribué du pain et de la crème, en nous donnant une minute pour manger. Tout ce que nous n'avions pas avalé au bout de soixante secondes, on nous l'a repris. Le premier jour, aucun de nous n'a réussi à terminer. Mais au bout d'une semaine, nous étions capables d'ingurgiter n'importe quoi en une minute. C'est le seul aspect de l'exercice que nous avons réellement assimilé.

Voilà pour la première semaine. Mais les divers aspects de l'apprentissage n'ont pas tardé à se compliquer. Ishmael Beah reprend :

„Après un petit déjeuner tardif, nous nous sommes alignés devant le caporal qui nous a remis des AK-47. quand mon tour est venu, il m'a regardé longuement comme s'il me confiait quelque chose que je devais chérir. Il m'a enfoncé un doigt dans la poitrine et a tourné autour de moi. Revenu face à moi, il m'a de nouveau fixé de ses yeux rouges et a montré les dents comme s'il allait se jeter sur moi. Mes jambes se sont mises à flageoler. Sans me quitter des yeux, il a plongé la main dans une caisse et y a pris un fusil, me l'a tendu après en avoir ôté le chargeur. Comme j'hésitais, il me l'a plaqué contre la poitrine et j'ai pris l'AK-47 ; j'ai salué, et je suis retourné au bout de la rangée, trop effrayé pour regarder le fusil...

c'est la première réaction ; mais il va s'aguerir :

« Nous avons repris les exercices précédents, mais en portant cette fois les AK-47 déchargés. Nous avons rampé avec les fusils sur le dos, couru en les tenant dans nos mains. Le fusil était un peu trop lourd pour Sheku et Josiah qui passaient leur temps à le faire tomber et à le ramasser. Après une pause d'une minute pour déjeuner, nous sommes passés à un autre exercice. Le caporal nous a emmenés dans une bananeraie proche, où nous nous sommes entraînés à enfoncer notre baïonnette dans un bananier :

-Dites-vous que ce bananier, c'est l'ennemi, a beuglé Gadafi, que c'est le rebelle qui a tué vos parents et qui est responsable de tout ce qui vous est arrivé !

devant notre manque de conviction, il s'est étonné :

-C'est comme ça que vous attaquez quelqu'un qui a assassiné toute votre famille ! moi, je lui ferais ça !

il a pris sa baïonnette et a poignardé l'arbre en criant :

-D'abord, dans le ventre, puis dans le cou, puis dans la poitrine, et je lui arrache le cœur, et je le lui montre ! et je lui crève les yeux ! rappelez-vous qu'il a sûrement fait pire à vos parents ! allez-y !

Nous avons percé les bananiers à coups de baïonnette rageurs, jusqu'à ce qu'ils s'écroulent.

-Bien ! a dit Gadafi en hochant la tête avec un sourire.

Pendant tout l'exercice il a répété cette phrase :

-N'oubliez pas que ce sont les rebelles qui ont exterminé votre famille et sont responsables de tout ce qui vous arrive.

L'après-midi nous avons appris à glisser le chargeur dans le fusil.

-Ne vous occupez pas du cran de sûreté, a dit le caporal, ça ne ferait que vous ralentir.

Vers le soir nous avons appris à tirer en prenant pour cibles des rectangles de contreplaqué fixés à des branches de bananiers. Comme Sheku et Josiah n'étaient pas assez forts pour lever leurs armes, Gadafi leur a donné à chacun un tabouret haut sur lequel poser le canon. A la fin de l'exercice de tir il nous a démontré comment démonter notre fusil et le graisser. Les AK-47 étaient si vieux qu'ils pouvaient s'enrayer à tout moment. »

L'entraînement continue, de plus en plus rigoureux, de plus en plus harassant, mais les enfants, dûment chapitrés, admettent peu à peu que leur devoir consiste à venger les leurs, et à massacrer l'opposant sans pitié aucune. Le caporal Gadafi n'est pas, si on le compare à d'autres instructeurs, un bourreau d'enfants, il paraît même assez modéré car nulle part le narrateur ne fait mention de sévices, de punitions, de coups assésés aux gamins. Pendant toute cette période d'apprentissage, il n'y aura pas d'exercices le dimanche. Au contraire ! les enfants sont invités, avec insistance, à se rendre à la messe : qu'ils en profitent ! car bientôt ils n'en auront plus le temps ni la possibilité. Et quand on est chrétien...

Tout contents, les gamins se rendent donc à l'église la plus proche, dans un village qui n'a pas été entièrement détruit. A travers bois tout le long du chemin, ils jouent et chahutent. L'après-midi, ils se baignent dans la rivière puis jouent au foot. Ils sont redevenus des enfants :

-J'aime voir mes soldats jouer au foot ! dit Gadafi, qui passe son après-midi à lire.

Tout ceci se passe en Sierra Leone, colonie anglaise, puis république en 1971, en proie à la guerre civile jusqu'en 2006.

Voici un autre témoignage émanant d'un autre garçon qui va avoir quinze ans. Lui a dépassé depuis longtemps le stade de l'apprentissage...c'est un vieux brisquard couvert de cicatrices. Il se rend, avec ses camarades, sur les lieux de combats. Il ne joue plus à la guerre depuis longtemps, il y participe. Ecoutons Moussa :

« A notre âge (presque quinze ans) c'est plus compliqué pour les rebelles. Alors, ils utilisent des trucs durs, comme la drogue ou l'argent, pour nous faire marcher et pour nous appâter. ...je me souviens de l'attaque d'un village...ils nous ont fait lever à trois heures du matin, et on a marché jusqu'à sept heures. Un docteur est venu. Il avait une

petite écuelle d'eau froide, et toutes les deux injections, il rinçait son aiguille dans l'eau. C'était toujours une petite fiole avec du liquide rouge.... au début je me sentais toujours ramolli et puis après j'avais une impression de puissance surdimensionnée. Je me sentais capable de tout... J'avais la rage, la haine, je voulais tout casser. Vous ne pouvez pas comprendre, on nous met dans un tel état que l'on se marre devant toute cette violence, on trouve ça excitant, on n'a pas de limites. Pour finir de nous galvaniser, ils nous ont montré plein d'argent :

-Si vous faites ce qu'on vous demande, vous aussi, vous aurez des sacs pleins de fric...

On était tellement drogués qu'on n'avait envie que d'une chose : tout détruire. C'était exactement ce que les rebelles voulaient. La suite est un cauchemar à répétition. L'attaque de ce village sera identique à bien d'autres : violences, tueries, supplices, viols et kidnappings. »

Moussa s'entretient ici avec un docteur en psychopathologie et psychanalyse, Mousayan Ossiran-Houbbalah. En soignant des enfants grandis et sortis de cet enfer, elle s'exprime ainsi :

« Sous l'emprise de la drogue, les enfants soldats doivent accomplir des meurtres, des viols collectifs, des tortures, et autres atrocités. Ainsi, au Libéria, les groupes armés du Front National Patriotique fournissent de la drogue et de l'alcool aux jeunes garçons dans le but de les contrôler. Avant les combats, ou comme gratification, les enfants reçoivent de la marijuana, de la cocaïne, des amphétamines et un mélange de jus de canne et de poudre à canon pouvant causer de graves lésions cérébrales.

Il en va de même à Beyrouth ; mais ici, en plus, les jeunes subissent un endoctrinement « dans la haine, l'amertume, la vengeance, le fanatisme et la violence, à travers les médias, les livres, les rassemblements politiques et les exhortations religieuses. » C'est là une citation extraite d'un ouvrage de Julinda Abu Nasr « effets de la guerre sur les enfants. »

A quoi bon décrire les scènes de violence ? elles sont répétitives et d'une monstrueuse banalité. Si l'on rencontre un détachement ennemi, il s'agit de tuer vite pour ne pas être tué. Tous les coups sont permis et la fusillade fait rage jusqu'à extinction de l'adversaire ; on ne se soucie en rien des blessés et des morts. Les blessés, si on en a le temps et la possibilité, on les achève ; puis on disparaît. Rappelons que les adversaires en présence ont très souvent le même âge : gamins contre gamins encadrés de quelques adultes. S'il s'agit d'un nettoyage ethnique ou religieux, on attaque, par exemple, un village. On s'y prend plutôt la nuit, ou très tôt le matin, de façon à ce que la surprise soit totale. Là, pénétrant dans les maisons, on égorge, on viole, on torture comme on a appris à le faire. Puis on incendie maisons et récoltes, on empoisonne les sources, afin que nul, passant par là, ne puisse s'y réinstaller.

Les enfants n'ont pas peur de tous ces cadavres qu'ils foulent au pied. Ils vivent dans le présent, ils agissent, et puis s'en vont. Ils ne se soucient pas du tout de charniers, de fosses communes : c'est là le travail des adultes. Ils n'en font pas mention dans leurs récits. Ils obéissent aux ordres, exécutent, la suite ne les intéresse pas, du moins à leur âge. Ils y penseront probablement plus tard. Telle est leur vie, et sur l'instant, ils l'acceptent. S'ils échappent à cet enfer, ils ne réaliseront que plus tard ; encore ceci n'est-il pas vrai pour tous mais tous garderont des séquelles ineffaçables.

Qu'advient-il des enfants qui ont échappé aux horreurs de la guerre ? devenus des adolescents, s'ils ne reçoivent le secours de personne, ce sont des épaves, des êtres détruits physiquement, moralement et intellectuellement. Les fatigues excessives auxquelles ils sont soumis, le manque de nourriture, le manque de sommeil ont ruiné leur santé. Avoir porté des charges trop lourdes leur ont déformé le dos et les épaules ; ils ont subi de mauvais traitements de leurs camarades (si ce mot convient), parfois de leurs chefs qui les ont menés avec brutalité. Et surtout, ils ont été drogués... ils ont été atteints de maladies qui n'ont jamais été soignées, et dont ils conservent des séquelles, de maladies de peau, entre autres. Ils sont parfois atteints du sida, et la majorité d'entre eux connaissent des problèmes auditifs et visuels.

La plupart du temps, ces enfants n'ont plus de famille dans un pays dévasté par la guerre. Ils ne sont pas allés à l'école et n'ont connu aucune forme d'apprentissage. Quand un organisme humanitaire peut les recueillir et les prendre en charge, les reconstruire physiquement, moralement et intellectuellement demande beaucoup de temps et d'efforts patients. Ils ont perdu tout sens social, ils ont des réactions imprévisibles et insensées, toujours extrêmement violentes, entre eux, et à l'égard des adultes qui s'occupent d'eux. Un des enfants, accueilli dans un centre de réinsertion, raconte que ses camarades et lui, mécontents de ce qu'on ne leur donnait pas assez de lait avec leur thé du matin, se sont rendus dans la cuisine. Là, après avoir coiffé le cuisinier d'une seau pour l'aveugler, ils lui ont trempé les mains dans de l'eau bouillante, jusqu'à ce qu'il assure qu'il donnerait davantage de lait. On rencontre souvent dans leurs récits, des affaires de tortures par l'eau bouillante. L'un d'eux avoue, quand un psychiatre tente de le faire parler :

« on nous donnait de la drogue et on ne savait plus ce qu'on faisait. Parfois je sentais que je faisais du mal, mais il ne fallait jamais pleurer, sans cela on nous battait. Aujourd'hui je ne pleure pas, mais je n'arrive pas à oublier. »

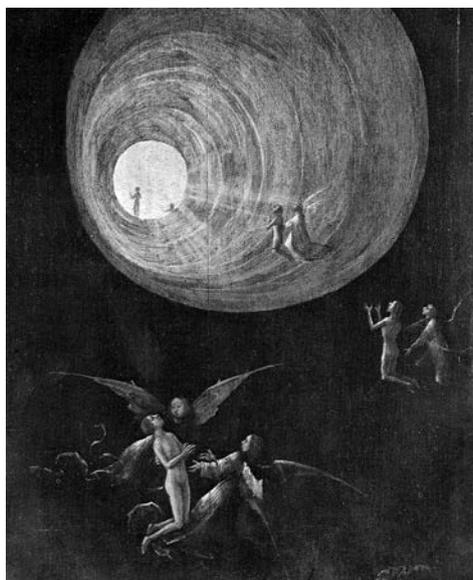
Devenus adultes, quelques-uns réussissent à grand peine à se réintégrer en société. Écoutés par un psychiatre, ils avouent avoir perdu le sommeil, mais ils préfèrent les insomnies, parce que leur sommeil est peuplé d'horribles cauchemars. Ils revivent des scènes de tueries et entendent les hurlements des victimes. Ils se deshabituent très difficilement de la drogue et doivent s'astreindre à de longues cures de désintoxication. Rares sont ceux qui parviennent à trouver un emploi, à le conserver, à se marier, à fonder une famille ; la vie menée dans leur enfance laisse des traces indélébiles. La plupart de ces rescapés deviennent des marginaux pratiquant la délinquance, la prostitution. Ce sont des nihilistes, rejetant la faute de leur déchéance sur leurs parents, leur entourage, la société toute entière. Ils sont, écrit le psychiatre Jean- Claude Métraux, cité par Mouzayan Osseiran-Houbbalah « en deuil de la guerre, aussi paradoxal que cela puisse paraître. Après tout, ils y ont trouvé une solidarité, une confiance en eux, une reconnaissance des autres, une place dans la société... réintégrés dans une société en paix, ils ne trouvent plus leur place... »

La lecture de ce texte a évoqué pour moi le portrait tracé par Roger Vercelet du Capitaine Conan, ce tout jeune officier, il n'avait pas vingt-cinq ans, qui avait fait la guerre avec fougue, avec passion. Pendant tout le temps qu'avaient duré les hostilités, il avait été considéré comme un héros, couvert de médailles. Il avait vécu que là, dans l'ardeur des combats. Après l'armistice, pas encore démobilisé, il s'était conduit de façon déplorable, ne recherchant que défis et empoignades, risquant même le conseil de guerre. Rendu à la vie civile, il n'avait pas tardé à devenir un ivrogne, une épave... Sans doute en va-t-il de même pour nombre de ces enfants-soldats.

Alors comment lutter contre cette destruction d'individus ? la société y peut-elle quelque chose ? elle en entend parler, elle déplore, puis elle oublie tout de suite. En multipliant articles et livres sur le sujet, disent les journalistes ; les films et documents. C'est aux thérapeutes de signaler les abîmes de ce siècle, lit-on aussi. Tout vaut mieux que le silence.

Les NDE ou EMI : UN VOYAGE FANTASTIQUE DANS L'AU-DELÀ ?

Par Michèle LÉVY



Vision de l'au-delà. Jérôme Bosch. 1504

QUE SIGNIFIENT CES SIGLES ?

Le premier sigle apparu était, aux Etats-Unis, NDE, acronyme, en Anglais, de *Near Death Experience*, que les Français ont traduit par EMI : Expériences de Mort Imminente.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

Depuis une trentaine d'années, des hommes, des femmes, des enfants, après avoir été considérés comme cliniquement morts (mort respiratoire, cardiaque et parfois même cérébrale avec un électro-encéphalogramme plat), ont pu être ramenés à la vie, grâce aux méthodes de réanimation modernes. Certains d'entre eux ont raconté que pendant leur « mort », en état de décorporation mais avec toute leur lucidité (souvent, avec une lucidité et des sensations accrues), ils avaient vécu une aventure inoubliable, visité des lieux proches ou lointains, communiqué avec des personnes décédées...et pour certains, l'expérience était si agréable qu'ils ne voulaient plus « revenir ».

Toutes ces personnes, qu'on appelle *expérienceurs* ou *témoins*, ont fait leur narration en des termes si semblables qu'on a pu en dresser un récit-type. Généralement les cas avérés de EMI sont considérés lorsqu'un patient a subi une mort clinique et a été réanimé avec succès, mais il est arrivé également le même phénomène à des personnes qui étaient seulement dans le coma, ou simplement évanouies, ou encore en état de rêverie ou de méditation éveillée. Par la suite, beaucoup d'entre elles ont connu de grands changements matériels ou psychiques: soit de connaissances, désir de spiritualité, compassion à l'égard des autres, respect de tout le vivant, détachement à l'égard des biens matériels.

I- L'HISTORIQUE : premières recherches et découvertes

Les docteurs Elisabeth Kübler-Ross et Raymond Moody, deux pionniers célèbres, sont à l'origine de la redécouverte et de l'étude du phénomène des NDE.

Dr ELISABETH KÜBLER-ROSS



Née en 1926 à Zurich en Suisse, Elisabeth Kübler-Ross était une psychiatre et une psychologue pionnière de l'approche des soins palliatifs et de l'accompagnement aux mourants. Elle s'est dévouée au chevet de milliers de personnes en fin de vie, et s'est beaucoup intéressée aux NDE. Reçue médecin à l'université de Zurich en 1957, elle se marie et va habiter aux Etats-Unis. En 1965 elle s'installe à Chicago avec sa famille. Elle travaille à l'Université de Chicago, discute avec des mourants derrière un miroir sans tain. Elle identifie 5 étapes du processus psychologique de la réaction des patients à l'approche de la mort : le déni, la colère, le marchandage, la dépression, l'acceptation et publie en 1969 son premier livre *Les derniers instants de la vie*. Elle devient brusquement célèbre après un article dans la revue *Life Magazine* qui expose pour la première fois la franchise avec laquelle elle aborde la question de la mort avec ses patients.

Elle préface le livre de Raymond Moody *Life after life* (1975). Elle s'installe à Escondido, au sud de la Californie, où elle fonde en 1977 « La Maison de la Paix », un centre de guérison pour les malades et leurs familles. Elle organise des séminaires, puis retourne en Virginie, se concentre sur les enfants qui vont mourir et découvre qu'ils ont la connaissance intuitive de leur départ prochain. Elle meurt à 78 ans le 24 août 2004, en Arizona. Elle aura été l'auteur de 20 livres sur la mort et l'approche de la mort. En son honneur, le prix de recherche « Elisabeth Kübler-Ross » est décerné tous les deux ans par l'Institut Universitaire de Sion, en Suisse.

Dr RAYMOND MOODY

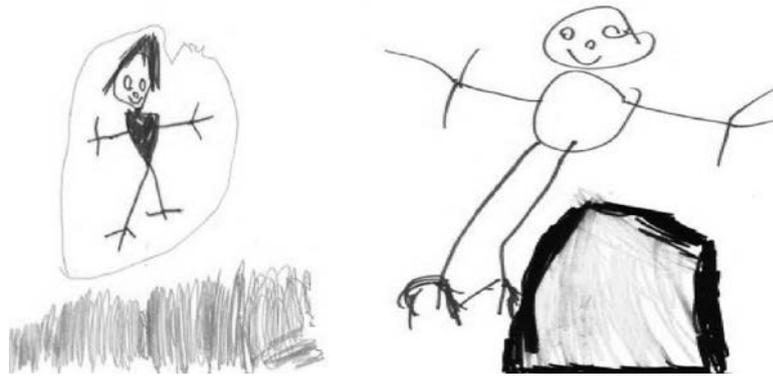


Raymond Moody est l'auteur d'un *best-seller* mondial : *La vie après la vie*. Pour le grand public, tout a commencé avec ce livre. Mais il faut préciser que dès 1892, des recherches étaient effectuées sur le sujet des visions « du monde des âmes ». En 1895 Victor Egger (agrégé de philosophie et docteur ès Lettres, qui avait commencé sa carrière comme professeur au lycée d'Angers, puis avait enseigné en faculté à Bordeaux, Nancy et Paris) avait déjà proposé l'expression *Near Death Experience*.

En 1965, Raymond Moody se passionne pour les écrits du philosophe grec Platon qui, dans le Livre X de *La République*, fait le récit de la NDE du soldat Er, après que celui-ci fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Puis il découvre deux témoignages dont celui, « absolument fantastique » de son professeur de psychiatrie, le Dr. Ritchie qu'on avait cru mort à deux reprises. Devenu docteur en philosophie et médecin psychiatre, Moody enseigne dans une université de Caroline du Nord et propose à ses étudiants, comme sujet de discussion, le problème de la survie après la mort. Il recueille près de 150 témoignages d'EMI qu'il rassemble dans un livre paru en 1975 *Life after life*, préfacé par le docteur Elisabeth Kübler-Ross.

Fasciné, le Dr. Moody fit une sélection de témoignages à partir desquels il dressa, étape par étape, une sorte de « carnet de bord » du voyage dans l'autre monde :

- 1- Le sujet comprend qu'il est mort, parfois il entend une personne annoncer son décès.
- 2- Il ressent une délicieuse sensation de bien-être, de paix, de légèreté.
- 3- Il entend un bruit qui peut être désagréable (sonnerie, vrombissement ...) ou agréable (musique, tintement de cloches...)
- 4- Il entre dans une région très obscure (décrite comme un tunnel, un couloir..)
- 5- Il sent qu'il n'est plus dans son corps physique : il est léger, voit à distance son corps, observe les tentatives faites pour le ranimer.



Dessins d'Anthony, peu avant son décès

6- Un être décédé ou plusieurs personnes connues (famille, amis) s'avancent vers lui.

7- Il voit une lumière vivante, faite de compréhension et d'amour. Il entend ses interrogations (*es-tu prêt à mourir ? montre-moi ce que tu as fait de ta vie. As-tu aimé suffisamment ?*) La valeur absolue dans ce monde est l'Amour (*agapè*). Cette lumière est vive mais rassurante et non aveuglante. Parfois aussi il voit un être de lumière.

8- Sa vie défile sous ses yeux à une vitesse fantastique, parfois dans un sens, parfois dans l'autre, avec une foule de détails et une précision incroyables.

9- Il a la sensation de se heurter à une barrière, une frontière invisible

10- Il se sent si bien, ce qu'il perçoit est si beau qu'il n'a aucune envie de revenir sur terre, il souhaite « entrer dans la lumière ». Cependant il décide de revenir à la vie (parfois on l'oblige à repartir) et réintègre son corps avec difficulté ou tristesse. Sa vision de l'existence, son comportement sont à tout jamais modifiés

Dr KENNETH RING



En 1980, alors que le docteur Kenneth Ring était professeur titulaire d'une chaire de psychologie à l'Université du Connecticut, il publia *Sur la frontière de la vie*, dont les données provenaient d'interviews d'une centaine d'*expérimentés*. Il distinguait cinq stades essentiels :

1 La paix (impression de flotter dans un espace)

2 La décorporation (impression d'avoir quitté son corps et de le contempler à distance, vision et audition claires des paroles et des gestes des personnes)

3 L'entrée dans l'obscurité (impression d'aller à toute vitesse, tout en restant calme et reposé)

4 La vision de la lumière (apparition d'une lumière blanche, rayonnante et très lumineuse, qui irradie l'amour)

5 L'entrée dans la lumière: à partir de là, les récits varient mais tous sont convaincus d'être allés dans une autre dimension où règne l'Amour absolu.



A la fin de l'année 1980, la petite association qu'il avait fondée en 1978, pour l'étude scientifique de la NDE, fut rebaptisée Association Internationale pour l'étude des états proches de la mort : IANDS (*International Association for Near Death Studies*) et attira de nombreux chercheurs, des étudiants, des *expérimentés*. Elle fit des émules dans le monde entier. En France, l'association IANDS fut fondée en 1987 par l'anthropologue Evelyne-Sarah Mercier, sous la présidence de Louis-Vincent Thomas professeur d'anthropologie à la Sorbonne et président de la société française de Thanatologie, et avec le parrainage de personnalités comme Élisabeth Kübler-Ross, Raymond Moody, Kenneth Ring, Stanislav Grof, Edgar Morin, Jean Guilton, Hélène Renard, Patrice Van Eersel... dans un esprit d'enquête et de rigueur scientifiques.

K. Ring poursuit ses recherches et sa réflexion dans un second livre : *En route vers Oméga* et fit également une étude plus poussée des répercussions. Il a notamment

construit l'indice WCEI (*Weighted Core Experience Index*) pour mesurer la « qualité » de l'EMI. Pour lui, l'humanité est en train d'évoluer spirituellement. Les EMI seraient les signes apparents d'une « poussée évolutionnaire » vers un niveau de conscience plus élevé spirituellement.

Teilhard de Chardin donnait le point Oméga comme « horizon ultime » de l'évolution humaine. Kenneth Ring estime que nous sommes en route vers ce point d'accomplissement. Il n'hésite pas à penser que l'être de Lumière aperçu et décrit par presque tous les témoins, serait l'émanation du Moi supérieur de l'individu, en contact avec son Ego transcendantal, omniscient et omnipotent.

Dr MELVIN MORSE

La divine connexion du docteur Melvin Morse, pédiatre urgentiste, soutient deux thèses spectaculaires : il aurait localisé, dans le cerveau, exactement dans le lobe temporal droit, le siège anatomique des EMI, en quelque sorte le siège de l'âme. Cette idée qu'il existe, dans notre corps, un point de jonction entre le corps et l'âme n'est pas nouvelle. Descartes pensait que la glande pinéale (l'épiphyse) située dans la masse cérébrale, reliait l'âme au corps (à son époque, on situait plutôt le siège de l'âme au niveau du cœur).

En fait, le docteur Melvin Morse s'est inspiré des travaux, dans les années 50, du neurologue canadien Wilder Penfield qui avait fait des expériences sur des volontaires. En stimulant électriquement des zones de leur cerveau (la région du lobe temporal droit), il avait provoqué des sensations de décorporation, des hallucinations visuelles et auditives (plutôt négatives, accompagnées de sentiments de peur), la perception de musiques ou de voix étranges..., ou encore la reviviscence d'expériences de vie passée. L'expérience de mort imminente serait donc la conséquence d'un phénomène bio-électrique localisé dans le cerveau.

Mais ce n'est pas si simple : pendant l'expérience de Penfield, les volontaires s'expriment abondamment, ce qui ne se produit jamais pendant une EMI. De plus, ce qu'ils racontent est très différent du vécu des *expérimentés* : leurs sensations sont très confuses, enchevêtrées, c'est un flot d'images et d'émotions. En outre, ils ne mentionnent aucune transcendance. En fait, Penfield reproduisait, par son expérimentation, toutes les conditions d'une crise artificielle d'épilepsie. Tandis que dans une EMI les sensations sont très claires, les souvenirs du passé se déroulent de façon continue, très cohérente et organisée, avec en plus, une forte imprégnation morale et un arrière-plan de transcendance.

Selon l'autre thèse développée par le docteur Melvin Morse, les souvenirs de notre vie se trouveraient, non dans notre cerveau mais en dehors de celui-ci.

RÉGIS DUTHEIL

Selon Régis Dutheil, physicien (décédé en 1995) qui a poursuivi des recherches sur les particules lumineuses, on peut affirmer raisonnablement l'existence de champs de particules qui vont plus vite que la lumière. Régis Dutheil a poursuivi les travaux de l'américain Feinberg, restés incomplets après 1973, et a démontré l'existence d'un espace-temps auquel correspondraient les tachyons.

Il en a déduit l'existence de trois sortes de mondes de la matière :

- le monde sous-lumineux, celui de la physique classique newtonienne, constitué de « bradyons », particules lentes dont la vitesse est inférieure à celle de la lumière. Ce monde correspond à nos sens qui perçoivent la matière.

- le monde lumineux, formé de particules approchant ou égalant la vitesse de la lumière : les « luxons ». C'est le monde de la relativité d'Einstein. Il correspond à notre conscience ordinaire, à notre pensée qui va à la vitesse de la lumière.

- le monde supralumineux ou superlumineux, formé de particules appelées « tachyons », qui dépasse la vitesse de la lumière. Pour l'être humain, ce troisième niveau de conscience, la « superconscience », peut être atteint par l'exercice de la méditation, lors de certains rêves et sous l'effet contrôlé de certaines drogues.

La conscience humaine serait une substance matérielle constituée de particules superlumineuses, vibrant plus rapidement que la lumière, associées à un espace-temps totalement différent de celui que nous connaissons. Il y aurait ainsi, en chaque être

vivant, une parcelle de cette matière superlumineuse que l'on appelle la « conscience », issue de cet univers superlumineux. A ce niveau, le temps est devenu spatial, il ne coule plus et passé/ présent/avenir coexistent en même temps.

De même, la conscience superlumineuse qui contient information et signification à l'état pur, est toute instantanéité. Pour Régis Duthéil, « il y aurait pour un être vivant dans l'univers superlumineux une instantanéité complète de tous les événements constituant sa vie. » (Les philosophes bouddhistes n'ont cessé de répéter qu'à un certain niveau de la réalité, le temps n'existe pas). A notre mort, notre conscience superlumineuse gagnerait l'univers d'où elle procède, celui des tachyons. La lumière et les paysages paradisiaques vus lors des EMI seraient de brefs aperçus de ce monde des tachyons.

Avant sa mort, Régis Duthéil émit l'hypothèse que, dans cet univers superlumineux, toutes nos vies antérieures et futures pourraient se dérouler en même temps que notre vie actuelle se déroule dans l'univers sous lumineux. Cet univers évoque l'éternité de Leibnitz ou Spinoza et le monde idéal de Platon. Duthéil suggère aussi que, grâce à la connaissance des lois de l'univers, notre conscience accélérerait sa vitesse vibratoire et aborderait le monde des tachyons. Enfin, elle se projetterait sous forme d'hologrammes dans l'univers sous-lumineux.

Dans le monde de la matière superlumineuse, beaucoup moins dense, les photons (particules de lumière) ne sont pas absorbés comme dans l'univers sous-lumineux, ce qui explique le brillant particulièrement intense de la lumière, rapporté par les *témoins*. De nombreux *expérienceurs* ont été éblouis par des paysages dont ils ont tenté de décrire la splendeur. Tous évoquent des objets et des végétaux étincelants, illuminés comme du cristal. Ces paysages resplendissants seraient des hologrammes construits par leur conscience pour transcrire les informations données. En quelque sorte un double, magnifié, des objets de l'univers sous-lumineux. Objets et paysages peuvent être créés instantanément, mais ils peuvent aussi être annihilés instantanément. Nous sommes là dans l'univers des contes de fées où tout peut se créer et se défaire à volonté, mais aussi dans celui du *Livre des morts tibétain* qui enseigne que l'état d'esprit du défunt crée son environnement après la mort.

II- TROIS TEMOIGNAGES

CARL JUNG

Un des premiers témoignages, et non des moindres, est celui de C.G. Jung, très célèbre médecin, psychiatre, psychologue, écrivain suisse, né le 26 juillet 1875, mort en 1961, qui a introduit les concepts d'« archétype », d'« inconscient collectif » et de « synchronicité ». Lors d'une embolie pulmonaire, en 1944, il connut une sortie hors du corps:

« Je croyais être très haut dans l'espace cosmique. Bien loin au-dessous de moi j'apercevais la sphère terrestre baignée d'une merveilleuse lumière bleue : je voyais la mer d'un bleu profond et les continents. Tout en bas, sous mes pieds, était Ceylan et devant moi s'étendait le subcontinent indien. Mon champ visuel n'embrassait pas la terre entière, mais sa forme sphérique était nettement perceptible et ses contours brillaient comme de l'argent à travers la merveilleuse lumière bleue. (...) Puis ce fut la mer Rouge et bien loin derrière - comme à l'angle supérieur gauche d'une carte - je pus encore apercevoir un coin de la Méditerranée. Mon regard était surtout tourné dans cette direction, tout le reste semblait imprécis. Évidemment, je voyais aussi les sommets enneigés de l'Himalaya, mais tout y était brumeux et nuageux. Je ne regardais pas " à droite ", je savais que j'étais en train de quitter la terre. Après un moment de contemplation, je me retournai. Je m'étais tenu, pourrait-on dire, le dos tourné vers l'océan Indien le visage vers le nord. Alors il me sembla que j'opérais une version vers le sud. »

On sait que Carl Jung demeura très marqué par ce qu'il appela par la suite : « les visions de 1944 ». Officiellement il s'agissait d'événements mentaux oniriques, relevant du fantasme. Mais ce souvenir resta gravé dans sa mémoire. Il disait avec sagesse: « Je préfère ne pas trop en parler. Cela confronterait le monde scientifique à trop de problèmes. ».

JEAN MORZELLE



Le témoignage de Jean Morzelle (revue « Le Grain de Sable ») a été largement diffusé en France. Il est d'autant plus intéressant que les faits se sont déroulés bien avant le renouveau des études sur les NDE.

« Ceci s'est passé le 9 juin 1949, vers 16h30. Faisant mon service militaire à Auch, lors d'une manœuvre, j'ai eu la poitrine perforée par une balle (...) J'ai été transporté à l'hôpital militaire Larrey de Toulouse dans un état extrêmement critique (...) On m'installa sur la table d'opération et je sentis que l'on m'appliquait un masque sur la figure et l'éther ou le chloroforme firent leur effet (...) Brusquement je me suis réveillé. Je me trouvais tout en haut, dans l'angle d'une pièce, près du plafond (...) J'avais repris conscience et je me sentais délicieusement bien (...) Je regardai avec curiosité autour de moi et je vis en-dessous que l'on opérât un corps caché sous un drap (...) M'intéressant de plus près à la scène, j'ai regardé les mains du chirurgien (...) Je m'approchai en un zoom instantané, voyant les plis du gant de caoutchouc (...) alors que je n'avais pas bougé.

Je me suis rendu compte à ce moment-là que c'était ma pensée qui dirigeait ma vue. Je pouvais voir de près comme de loin, à 360° dans des angles différents en même temps. Je voulais voir de près, je voyais de près, je voyais aussi sous la table d'opération et découvris une plaque marquée « Armes et Cycles de Saint-Etienne ». Elle était verte avec des lettres blanches. [Plus tard, le chirurgien, qui ignorait l'existence de cette plaque, est allé vérifier et est revenu tout ému, disant à son patient : « Elle y est et elle est exactement comme vous venez de me la décrire »] J'avais des possibilités incroyables, je voulais monter, je montais, je voulais aller à droite, j'allais à droite (...)

J'ai eu envie de bouger et allant vers le mur, je l'ai traversé sans aucune difficulté. Il n'y avait ni fente, ni trou. J'ai traversé la matière. Je me rappelle encore les galets de la Garonne, les briques rouges de Toulouse (...) et me suis trouvé à l'extérieur, dans un décor que je ne connaissais pas. Bien que faiblement éclairé, je vis en-dessous de moi un garage à vélos, un grand parc avec des arbres immenses (...) Pas un seul instant, je n'ai pensé que j'étais mort. J'étais moi, totalement moi, avec la totalité de mon être et heureux de mes nouvelles facultés.

J'ai décidé de retraverser les murs et je suis passé à travers la matière comme l'on peut voir depuis un métro défilé les tunnels. J'ai débouché dans la salle d'opération et suis passé au-dessus de la personne qu'on opérât. Le chirurgien était en train de découper le foie du patient avec d'innombrables précautions. Mais je ne me sentais pas concerné (...)

Toujours flottant dans la pièce, je me suis senti attiré vers l'angle opposé où s'amorçait le début d'une sorte de tunnel (...) J'y entrai et me sentis doucement aspiré (...) Je ne sais l'expliquer mais l'obscurité ambiante s'éclaircit (...) la clarté augmentait au fur et à mesure que je m'en approchais et une douce chaleur commençait à m'envahir et la joie de voir cette lumière était infinie (...)

La Lumière était vivante et Elle me parlait, ce n'était pas des mots mais elle s'adressait à moi, j'étais dans un bonheur ineffable que je ne connaissais pas, en un mot un amour infini m'envahissait. Tout était noir autour de moi. Seule, la Lumière se détachait et m'entourait d'amour et semblait tout connaître de moi. J'étais divinement bien, j'avais envie de pénétrer dans cette somptueuse clarté mais je n'ai pu le faire (...) Je ne peux dire combien dura cette vision extatique (...) Brusquement la Lumière sembla diminuer, s'éloigner, et je me suis rendu compte que c'était moi qui m'en éloignais et qui descendais le tunnel que j'avais gravi, et doucement, tendrement, la Lumière partit aussi pleine d'Amour, de connaissance, de force mais elle s'éloignait et une tristesse immense m'envahit. »

PAMELA REYNOLDS



Le cas de Pamela Reynolds est connu dans le monde entier. Cette américaine a vécu une EMI pendant une grave opération en août 1991, à l'hôpital Saint-Joseph de Phoenix, dans l'Arizona. Elle a été opérée d'un anévrisme situé tout au fond de la masse du cerveau. Durant l'opération, elle fut plongée dans un coma profond, en état de mort clinique puisque sa température avait été abaissée autour de 15°5, ce qui empêchait le fonctionnement normal du cœur, du cerveau, des poumons. Par ailleurs, pour éviter des hémorragies, les chirurgiens avaient

extrait le sang de son corps et installé une circulation sanguine extra-corporelle. Durant 45 minutes, elle a ainsi pu être opérée pendant que son électroencéphalogramme restait totalement plat, c'est à dire qu'il n'y avait aucune activité électrique dans son cerveau. Elle présentait tous les signes de la mort biologique, et pas seulement ceux de la mort apparente ou « mort clinique »...

Or, après l'opération, elle a raconté avec une étonnante précision tout ce qui s'était passé dans la salle d'opération, tout ce qu'elle avait vu et entendu, les paroles et les gestes exacts des infirmières, les instruments chirurgicaux. Puis elle a vécu une phase transcendente, avec tunnel, vision de la lumière et retrouvailles avec des parents décédés.

« La lumière était incroyablement lumineuse, comme si j'étais assise au cœur d'une ampoule électrique. C'était si lumineux que j'ai mis mes mains devant la figure ... Quelqu'un a dit quelque chose au sujet de mes veines et artères qui étaient très petites. Je crois que c'était une voix de femme et que c'était le Dr. Murray, mais je n'en suis pas sûre. C'était la cardiologue. Je me souviens d'avoir pensé que j'aurais dû lui en parler.... Je me rappelle de la machine cœur-poumon. Je n'ai pas aimé le respirateur.... Je me rappelle de beaucoup d'outils et d'instruments que je n'ai pas facilement reconnus »

« Je me souviens avoir vu plusieurs choses dans la salle d'opération quand je regardais vers le bas. J'étais beaucoup plus consciente que je ne l'ai jamais été de toute ma vie... Je m'asseyais métaphoriquement sur l'épaule du Dr. Spetzler [le neuro-chirurgien qui l'opérait]. Ce n'était pas comme une vision normale. C'était plus lumineux, plus précis et plus clair que la vision normale... Cette sorte de scie, dont j'ai détesté le bruit, ressemblait à une brosse à dents électrique, elle avait une bosselure et une cannelure au-dessus, là où la scie semblait entrer dans la poignée... Et la scie avait également des lames interchangeable, mais ces lames étaient dans ce qui ressemblait à une caisse de clé à douilles... »

Pamela a raconté tous ces détails à son cardiologue, le docteur Michaël Sabom (lui-même très sceptique au début, sur la réalité des phénomènes, devenu par la suite un farouche partisan de l'étude des EMI) qui, piqué au vif, s'est déplacé à l'hôpital Saint-Joseph pour examiner les instruments utilisés par ses collègues chirurgiens. Il fut stupéfait de constater que tous ces instruments avaient été parfaitement décrits par sa patiente. En outre, il demanda à l'équipe chirurgicale une copie du déroulement de l'intervention et constata que le récit de Pamela concordait exactement avec tout ce qui avait été noté par les divers intervenants.

III- L'ETAT DE LA RECHERCHE AUJOURD'HUI : LES HYPOTHESES

D'importantes publications dans des revues scientifiques, comme *Nature* ou *The Lancet*, ont permis une meilleure approche des recherches sur les expériences de mort imminente dans la communauté médicale et scientifique, mais de nombreuses réticences persistent.

LES ENQUÊTES

Les travaux sérieux sont peu nombreux. Ceux déjà réalisés ont étudié principalement les témoignages selon un angle statistique. Ces études ont également permis de mieux cerner l'influence d'une EMI sur le long terme.

Autrefois les enquêtes avaient tendance à surestimer le pourcentage des personnes ayant vécu une EMI. Aujourd'hui le chiffre de quatre pour cent de la population, recueilli aux Etats-Unis et en Europe, semble le plus fiable. Pour ceux qui ont approché la mort, ayant été dans le coma ou déclarés morts, un chiffre compris entre 12 et 20 pour cent ayant vécu une EMI, semble acceptable. Pour les enfants, les enquêtes sont plus rares. Il y a bien les travaux du docteur Melvin Morse, pédiatre urgentiste aux USA, qui suggèrent un chiffre très élevé, de plus de soixante dix pour cent. Mais il faudrait d'autres travaux, dans d'autres pays, pour valider ce chiffre.

J'ai eu entre les mains des thèses de médecine ayant pour sujet les NDE. Ce sujet est admis depuis les années 80 par la Faculté de Médecine. Il n'y a pas d'hostilité a priori de la part des médecins, même s'ils se partagent en deux camps : ceux qui recherchent une explication réductrice et ceux qui cherchent à élargir la conception de l'être humain.

Par ailleurs trois grandes études prospectives et scientifiques ont été réalisées par des cardiologues aux Etats-Unis, aux Pays-Bas et en Grande- Bretagne.

Aux Etats-Unis l'enquête du docteur Sabom, cardiologue, dura de 1977 à 1981. Il analysa 116 cas. Trente-deux patients affirmèrent avoir quitté leur corps et observé (sans aucune erreur de leur part) leur propre réanimation.

En 1988, aux Pays-Bas, le professeur Pim van Lommel et son équipe ont lancé, dans dix hôpitaux néerlandais, une vaste étude sur 344 survivants d'arrêts cardiaques afin d'étudier la fréquence, la cause et le contenu des EMI, sous strict contrôle des données médicales, pharmacologiques, psychologiques et démographiques. Cette étude, qui a été publiée dans le prestigieux journal médical anglais *The Lancet* en 2002, a entraîné de nombreuses réactions. 18 pour cent des 344 patients réanimés, soit 62 personnes, ont indiqué avoir vécu une EMI « classique ». L'enquête ne dégage aucun facteur susceptible d'expliquer la différence entre ceux qui ont expérimenté une EMI et les autres. Pim van Lommel le confirme dans ses conclusions: « Nous n'avons pas été en mesure de trouver un seul facteur médical susceptible d'avoir provoqué les expériences de mort imminente durant l'arrêt cardiaque et la mort clinique des patients ». La seule certitude, c'est que les patients ayant vécu une EMI ont été transformés durablement. Ils étaient devenus



plus indifférents aux critères matériels, très attirés par la spiritualité, ils n'avaient plus peur de la mort et leur intuition s'était renforcée. Aux Etats-Unis, le psychiatre Bruce Greyson affirme que l'on n'arrive pas à trouver un seul facteur psychologique ou physiologique capable d'expliquer toutes les caractéristiques communes d'une EMI. Le professeur Pim van Lommel s'interroge: « Comment un patient en état de mort clinique peut-il expérimenter une conscience claire en dehors de son corps au moment où son cerveau ne fonctionne plus et affiche des EEG plats ? »

En Grande-Bretagne, le docteur Sam Parnia indique que certains patients semblent avoir obtenu des « informations inexplicables » durant leur EMI. Une partie de la conscience humaine pourrait-elle se séparer du corps et obtenir des informations à distance ? Faut-il remettre en cause le concept admis jusqu'à présent, mais jamais prouvé scientifiquement, selon lequel la conscience et la mémoire sont produites par et localisées dans le cerveau ?

LES PREMIÈRES HYPOTHÈSES

- Le désordre mental

Dans tous les témoignages, le rapport au temps et à l'espace est bouleversé. Le champ de vision s'étend à tous les points de l'espace simultanément. Quant au temps, il n'existe tout simplement plus. Les « psy » en ont conclu que les EMI faisaient partie des désordres mentaux, et les ont appelées « psychoses hallucinatoires de type dissociatif ». Puis ils se sont aperçu que les perceptions étaient parfaitement lucides et claires. Tout se passe comme si la conscience évoluait dans une dimension supplémentaire d'où elle pourrait obtenir un coup d'œil global sur la réalité (un peu comme une personne qui s'aperçoit que, du sommet d'une montagne, elle peut avoir une vision différente du paysage). Nous vivons dans un monde à quatre dimensions (trois d'espace et une de temps) : imaginons que nous puissions avoir accès à une 5^e dimension qui englobe aussi le temps, dans ce cas la dimension temporelle nous apparaîtrait comme une simple dimension spatiale de plus, une « ligne » que la conscience pourrait parcourir très vite: c'est d'ailleurs ce qui arrive à travers la fameuse « revue » de vie, lorsque la personne voit défiler les moindres détails de sa vie, à très grande vitesse, dans un sens ou dans l'autre... certains témoignages mentionnent en outre la perception de vies antérieures et d'autres, plus rares, la perception de vies ou d'événements futurs...

Beaucoup de *témoins* rapportent aussi que leur conscience s'identifie à ce qu'elle observe, c'est la sensation troublante d'unité avec le Tout (concept fondamental des spiritualités orientales, en particulier hindouiste). Spontanément, le sujet se met à tout percevoir. Il ressent ce que l'autre ressent (si c'est un être vivant), il connaît tout de lui, il est lui-même et en même temps l'autre, il accède aussi bien aux confins de l'univers qu'à l'esprit d'un animal ou à la structure des atomes.

En outre, de nombreux *expérimentateurs* ont témoigné avoir lu dans la pensée des personnes présentes : après vérification, il y avait eu réellement acquisition

d'informations par des moyens mystérieux. On a déjà là une accumulation d'étrangetés ou d'impossibilités qui mettent à mal le modèle matérialiste couramment admis. Mais pour des scientifiques une accumulation de témoignages même scientifiquement analysés, ne constitue pas une preuve.

- Le manque d'oxygène ou hypoxie

Dans la lignée du courant matérialiste de la biologie, plusieurs théories ont été proposées, comme celle de la psychologue britannique Susan Blackmore. La mort des cellules du cerveau, par manque d'oxygène, provoquerait tous les phénomènes observés durant les EMI : le cerveau libère des endorphines ou bloque les récepteurs NMDA, ce qui causerait des hallucinations. Mais des témoins en bonne santé ont eu cette expérience d'EMI sans qu'ils aient apparemment subi la moindre privation d'oxygène puisqu'ils se trouvaient dans des circonstances quotidiennes, contemplation d'un paysage, relaxation ...

- L'affolement du cerveau à l'approche de la mort

Selon certains, l'EMI serait provoquée par la peur de la mort précédant l'arrêt cardiaque. Mais cette théorie est de moins en moins évoquée depuis qu'on sait que ces phénomènes peuvent être vécus par des personnes en bonne santé. On signale aussi des expériences similaires suite à un malaise, ou pendant une anesthésie à la kétamine (qui ne se fait plus aujourd'hui). La pratique de certaines techniques de méditation peut aussi provoquer des sensations proches de l'EMI.

LES NOUVELLES HYPOTHÈSES

- L'expérience autoscopique

En 2002, Olaf Blanke, Stéphanie Ortigue, Théodor Landis et Margitta Seeck, du département de neurologie de l'hôpital universitaire de Genève, ont publié dans la revue *Nature*, un article décrivant une expérience autoscopique provoquée par la stimulation électrique d'une région spécifique du cerveau, chez une patiente épileptique.

Pour le docteur Steven Laureys, neurologue belge spécialisé dans la recherche sur le coma à l'université de Liège, l'EMI pourrait résulter d'un dysfonctionnement cérébral. Il explique : « En stimulant la région tempo-pariétale droite du cerveau, on provoque ce genre d'expérience de décorporation. Ce constat a été réalisé chez des patients qui devaient être opérés d'une épilepsie sévère, afin de repérer très précisément les zones à détruire. C'est une des composantes des EMI qui est bien expliquée maintenant. De même, pour tout ce qui est perception visuelle, tunnel, on sait qu'on peut provoquer ce genre d'hallucination en stimulant les aires visuelles. C'est pourquoi je ne vois pas l'intérêt d'ébaucher des théories qui vont violer les lois de la physique en vigueur. » (on se souvient des travaux, dans les années 50, du neurologue Penfield, redécouverts par le pédiatre Melvin Morse.)

Le docteur Jean-Jacques Charbonier, anesthésiste-réanimateur à Toulouse, qui a écrit plusieurs livres et réalisé de multiples DVD autour du thème de la mort, proteste énergiquement : « L'hallucination provoquée par le neurochirurgien permet juste d'avoir la sensation de quitter son corps. Pendant l'EMI, les personnes sont capables de voir leur environnement, de regarder à travers les murs, parfois à des kilomètres, et de capter des conversations. » Rien, selon lui, ne permet aujourd'hui d'expliquer ce phénomène. Protestations, également, du chercheur en neurosciences de l'Université de Montréal, Mario Beauregard qui suppose une indépendance de l'esprit par rapport au cerveau puisque, en l'absence de toute activité cérébrale, les processus comme la mémoire, la conscience, perdurent.

- L'irruption du sommeil paradoxal

Des médecins ont fait récemment un rapprochement entre l'EMI et des irrutions de sommeil paradoxal dans l'état de veille, constatées dans certaines pathologies. En quelque sorte, l'EMI serait comme un rêve vécu à l'état de veille.

- L'expérience hallucinatoire du cerveau

Le Dr Kinseher en 2006, selon une nouvelle théorie, applique les connaissances actuelles du système nerveux autonome dans la recherche du phénomène EMI. L'expérience d'une mort imminente étant un paradoxe pour un organisme vivant, déclencherait en retour une EMI : pendant celle-ci le cerveau analyserait toute la mémoire épisodique (y compris les expériences prénatales) afin de retrouver une

expérience similaire à une situation imminente de mort et tenter de se recréer une sorte de représentation rêvée sur soi et l'environnement.

Hallucinations ou non, ces expériences marquent profondément les individus. Le Dr Jourdan note la précision de la mémoire des témoins: « ces souvenirs ne s'estompent pas avec le temps. Ils n'ont manifestement pas été acquis de la même façon que des événements ordinaires ; ils n'ont sans doute pas transité par les organes des sens, ni probablement par les aires cérébrales primaires, hors d'usage du fait de l'inconscience apparente et de la fréquente absence d'activité cérébrale (électroencéphalogramme plat). »

- La délocalisation de la conscience (la possibilité d'une 5^e dimension)

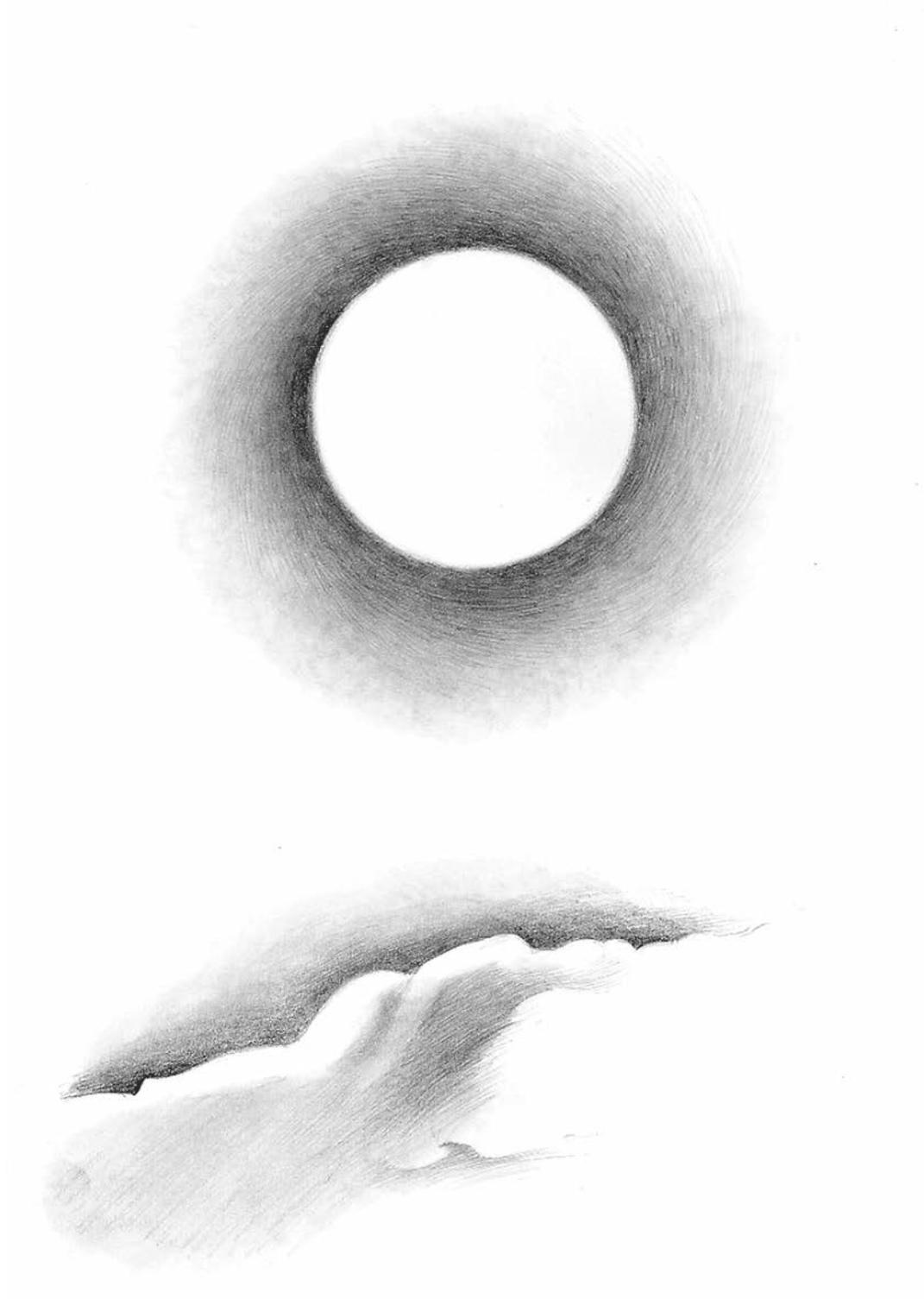


Dr. Jourdan

Le siège de la conscience ne serait peut-être pas situé uniquement dans le cerveau. C'est la conclusion fantastique à laquelle en sont arrivés plusieurs médecins comme le Dr. Charbonier, ou le Dr. Jourdan en France, ou encore le Dr. Beauregard au Canada. Mais il faudrait pouvoir, officiellement, mener de nombreuses expériences. Le Dr. Kübler Ross cite le cas d'un aveugle, en état de mort clinique qui, ramené à la vie, put décrire en détail l'agitation de l'équipe médicale autour de son corps, avec toutes les nuances des couleurs ...

Si l'existence même du phénomène EMI n'est plus remis en cause car trop de millions de personnes dans le monde l'ont expérimenté, la recherche scientifique sur ce sujet en est à peine à ses balbutiements :

Aux Etats-Unis, au Canada, en France, en Grande-Bretagne, des programmes ont été lancés, avec l'accord des hôpitaux, pour cacher des objets et des symboles dans les salles de réanimation. Ainsi à Montréal, le docteur Beauregard fait projeter des images sur des écrans vidéo orientés vers le plafond, connues de lui seul. En France, à l'hôpital de Sarlat, le docteur Jourdan a fait sceller des cibles informatiques dans des boîtes cachées sous le plafond. Il faut donc attendre le résultat de ces expériences : souhaitons que la recherche scientifique puisse enfin, en toute sérénité, s'emparer officiellement de ce sujet qui nous concerne tous.



HOMMAGE À RENÉ LE CAPITAINÉ

par Roger BLAQUIÈRE

Ce 25 juillet 2010, l'Académie du Maine a perdu l'un de ses membres les plus passionnés en la personne de notre ami René Le Capitaine qui présida notre académie pendant trois années, succédant à Stanilas de Gozdawa Godlewski, tâche, ô combien délicate qui demandait beaucoup de conviction.

Membre de cette académie depuis 1971, il en souhaitait le rayonnement, ayant trouvé en son sein un enrichissement intellectuel par la diversité de ses membres et la multiplicité des points de vue que ceux-ci apportent lors de nos séances privées.

Homme de caractère avec un certain goût du non raisonnable et, parfois même de la provocation, il aimait la liberté de penser et d'agir sans entraves formelles. Il cultivait l'impulsion en même temps que le raffinement, et aimait à surprendre. Il affirmait la passion et craignait les eaux tièdes du conformisme. Après tant de débats et combats dans l'entreprise, il appréciait la solitude et se gardait à lui-même sans grand dommage. Lorsque l'autre l'agréait il se montrait heureux de sa présence, charmeur à l'œil pétillant, il séduisait et écoutait avec bienveillance son interlocuteur, mais si l'ennui venait, il s'éclipsait.

Né en 1929, d'origine bretonne, il passa sa petite enfance en région parisienne où son père travaillait comme ajusteur à l'usine Renault à Billancourt. A 12 ans, sa famille s'installe en Sarthe, il découvre Le Mans, Arnage et surtout la campagne.

Il aime lire et rêve d'écrire.

A 18 ans, débute une longue carrière à la régie Renault comme tourneur dans un premier temps, puis rapidement ses qualités humaines le font remarquer, il occupera alors différents postes de responsabilités techniques dans les départements de qualité.

L'intérêt et l'implication qu'il porte à son travail ainsi que son inventivité continuent de séduire la direction de l'usine. Celle-ci prenant parfaitement conscience de ses qualités le charge en 1975 de la première expérience de communication décentralisée, puis il sera responsable des relations publiques et enfin il deviendra cadre supérieur et porte parole de la direction générale.

Ses qualités de négociateur et son sens de la justice le feront apprécier des différents acteurs sociaux lors des nombreux conflits qui secouent cette vaste entreprise.

Toute sa vie il eut un regard attentif sur l'évolution de l'entreprise et une grande fascination pour le personnage mythique qu'était Louis Renault à ses yeux.

Parallèlement à cette vie active et contraignante à la régie Renault, une autre se développe, l'écriture, mais toutes deux sont liées par des préoccupations humaines. L'expérience du monde ouvrier nourrit sa création et les arguments qu'il en tire construisent ses dialogues. Il donne vie et chair dans son œuvre aux personnages qu'il côtoie dans l'entreprise.

Ce goût de la lecture et de l'écriture qui date de l'enfance, le conduisent à écrire de nombreux poèmes, puis viennent deux récits de voyages publiés chez Fayard : « Sur les chemins de St Paul » et « J'ai vu vivre le Portugal », là il se fait reporter et regarde les hommes avec bienveillance. Mais, ce qui semblait le plus le passionner, ce sont peut-être les dramatiques radiophoniques ; il en créa 18 qui furent diffusées sur France Inter et France Culture. Il y eut aussi deux pièces pour le théâtre de l'étrange, quatre téléfilms et un long métrage avec Gilles Cousin sur Rouget le Braconnier.

Membre de l'Académie du Maine depuis plus de trois décennies, il en fut le Président de 2001 à 2004. Il aimait cette maison pour la diversité de ses membres et la richesse qu'il considérait trouver dans les échanges lors de nos séances. Lui, si indépendant, se montrait soucieux de ce collectif qu'il considérait comme un lieu de vie et d'amitié. Exigeant et préoccupé par l'avenir de notre Compagnie il l'idéalisait et rêvait parfois de la porter à l'excellence et cette préoccupation il la porta jusqu'à ses derniers jours.



par Guy REHOU

Chacun a ses raisons d'aimer ses amis. La moindre n'est pas qu'une partie d'eux-mêmes nous échappe et que cette échappée reste alors le plus juste garant de la relation qui nous unit.

Comme tous les hommes au tempérament affirmé, René était ce qu'Albert Camus disait d'un de ses personnages: à la fois « solitaire et solidaire ». Un homme qui aimait à parler, à se confier parfois mais qui savait aussi garder son quant-à-soi. Généreux et farouche, attaché à des poètes à l'audience rare, comme l'était Pierre Reverdy, dont il me disait dans une lettre d'août 2006, « la qualité, la tremblante beauté, l'ineffable nostalgie des meilleurs poèmes en prose. »

Lorsque René a suscité notre rencontre, il y a maintenant bien des années, c'était par amour de la littérature, parce que certains de mes textes l'avaient touché. A l'Académie du Maine, dans nos relations, les livres ont continué de nous rapprocher.

Cet homme aimait la vie, le monde d'aujourd'hui, l'histoire. Il s'intéressait, jusqu'à ces derniers jours, à la politique. Son enfance ouvrière, l'amour de son métier et de ses camarades de travail, tout ce qu'un homme possède, tout ce qui peut le faire souffrir, tout cela faisait silence devant son goût de la vie et dont deux phrases extraites de la même lettre porteront témoignage:

« Le soleil, à son lever, m'apporte un bonheur ample et une complicité d'adolescent. La lumière libre et abondante est, pour moi, un bien qui n'a pas d'égal »

Cet ami du verbe était aussi un homme de l'image et un voyageur attentif et sensible. Un livre consacré au Portugal et beaucoup d'application, de jours et de curiosité données au cinéma et à la télévision comme scénariste ou simple spectateur.

C'est encore le bilan d'un spectateur curieux et souvent enthousiaste. Toujours remettant sur le métier ce grand ouvrage, malheureusement inachevé, qu'il consacra à celui qui fut un grand patron et un grand industriel qu'il admirait: Louis Renault.

Ce simple témoignage pour un ami qui demeura fidèle.

Allocution prononcée à l'occasion de la réception à l'Académie du Maine de Monsieur Robert LERIVRAIN

par Roger BLAQUIÈRE

Il y a deux ans l'Académie vous décernait le Prix de la Mayenne et me priait de vous présenter, j'avais accepté cette mission avec plaisir ayant beaucoup d'estime pour votre travail.

Notre Académie désireuse d'équilibrer en son sein les différentes disciplines qui nous lient se trouvait un peu en déshérence artistique pour la Mayenne. Votre nom, prononcé discrètement après votre Prix, nous a semblé s'imposer dans nos échanges comme une idée à étudier. Quelques supporteurs ont fait le reste.

Vous voici parmi nous.

Avant d'accepter d'être des nôtres, vous vous êtes posé cette question.

Une Académie, pourquoi faire ?

Cette question, nous nous la sommes tous posée avant d'adhérer à notre Compagnie.

L'image qu'évoque une Académie sous-entend un ancrage au passé, ou l'idée d'un hors- temps. Ce peut être cela, mais aussi tout autre chose, tout dépend des hommes et des femmes qui la composent et des projets qu'ils forment à son sujet. Une Académie comme la nôtre, celle à laquelle nous croyons, est un lieu d'échange où chacun apporte ses connaissances et ses diversités d'approche, à nous de nous en saisir et de nous enrichir de ces apports nouveaux.

Votre présence parmi nous en sera une affirmation supplémentaire.

Votre parcours, loin de toute formation officielle, fait preuve d'une grande conviction. L'intérêt que vous portez aux « choses de l'Art » débute dès votre jeunesse, et les nombreux voyages que vous effectuez à Paris vous permettent de découvrir nos grands musées et d'en être émerveillé. Votre famille ne s'oppose pas à cette vocation naissante et porte un regard bienveillant sur son évolution. Pourtant, rien ne vous prédisposait à cette aventure dont le cheminement s'éloignait de la sphère des préoccupations familiales. Comme la plupart des artistes vous devez, au début de votre carrière, concilier une vocation et l'art de survivre par de multiples activités qui dévorent énergie et temps. Ce passage difficile est souvent fatal aux jeunes artistes et nombreux sont ceux qui abandonnent devant tant d'adversité. Il faut, pour poursuivre, une foi intense en son travail et pas mal d'abnégation. Bien conseillé, vous évitez de vous disperser et éprouvez le sentiment de porter au jour certaines de vos convictions qui se construisent dans la durée.

Après avoir été initié à diverses techniques par certains compatriotes Mayennais et Sarthois (Louis Derbré, Alain Debourgues, et Rémy Leguillerm) vous enseignez et animez des ateliers, apportant ainsi aux autres un savoir et une réflexion sur la création.

Votre participation à de nombreuses expositions collectives ainsi que vos expositions personnelles vous font remarquer et vous permettent d'obtenir quelques commandes publiques.

Discrètement, vous construisez une œuvre très personnelle, votre intérêt se porte sur le visage humain, non pour en définir une image objective, mais pour en capter l'expression et en saisir dans une même sculpture les multiples facettes. Je pense, en disant cela, aux propos que nous tenait, lors de notre séance publique au Mans, notre confrère Emmanuel de Waresquiel sur la méthodologie de l'historien. Il nous entretenait des diverses façons de se poster pour analyser un évènement, en nous montrant combien la variété des regards permet de mieux cerner la réalité. Vous procédez un peu de la même manière pour restituer la vie que vous cherchez à donner à vos sculptures.

Submergés d'images de toute nature, nous sommes constamment sollicités visuellement. Ces images jouent souvent l'émotion, l'épiderme, images de presse, publicitaires, documentaires, l'énumération de leur fonction est sans fin. Elles s'inscrivent dans notre intimité autant que dans l'espace public, elles nous forment et conditionnent souvent nos comportements, impossible d'y échapper si bien que, de surenchères en surenchères, elles finissent par s'annihiler.

Nous, artistes créateurs d'images, ne sommes plus qu'une infime partie des acteurs de ce panorama visuel. Comment exister encore ? Et que serions-nous, si nous n'étions plus que de simples animateurs de loisirs ?

Notre ambition est tout autre, nous sommes là pour porter ce questionnement sur les images qui construisent notre époque. L'Art qui se crée, de quelle nature est-il ? où faut-il le chercher ?

Notre Académie s'enrichit par votre présence d'un créateur, vous êtes le premier sculpteur à entrer dans notre compagnie, votre regard et votre perception des choses nous donneront, nous l'espérons, d'autres éclairages.

Nous vous souhaitons la bienvenue.



L'atelier

Remerciement

par Robert LERIVRAIN

DE LA COMEDIE DU MAINE ...A... L'ACADEMIE DU MAINE ...

Il y a déjà deux ans, au mois de novembre, je recevais un courrier de notre présidente Nicole Villeroux qui m'annonçait que l'Académie du Maine m'attribuait le Prix 2007 pour le département de la Mayenne. Un certain nombre d'entre vous étiez venus me rencontrer dans mon atelier.

Après cette rencontre, je m'étais interrogé: « Mais qu'est-ce donc que cette Académie du Maine? » Un premier et très lointain souvenir m'était venu à l'esprit, Eugène IONESCO.

Depuis et après quelques recherches, je suis remonté à décembre 1987, date à laquelle Eugène IONESCO avait été reçu par l'Académie au Mans. C'est cette année-là également que Guy Brunet, peintre sarthois, a reçu le prix de l'Académie pour le département de la Sarthe.

De longs échanges avec Suzanne Sens et Roger Blaquièrre et la lecture de publications m'ont permis de combler ce vide.

Avant ce souvenir qui ne remonte qu'au dernier quart du XX^e siècle, je connaissais la Comédie du Maine, troupe de théâtre à laquelle j'ai appartenu dans les années 1971,1972.

Si je prends la définition de « comédie » dans le petit Larousse : « Pièce de théâtre qui excite le rire par la peinture des moeurs, des ridicules, ou la succession de situations inattendues. »

Mais là, rien à voir, chacun en conviendra. Ce bref passage en comédie a été pour moi une expérience de première importance. J'y reviendrai plus loin.

Et « patatra ». (Chers Collègues Académiciens vous me pardonnerez ce mot que le correcteur de mon ordinateur n'a pas aimé non plus.) Mon ami Roger Blaquièrre me téléphone un jour pour me proposer d'être candidat à l'Académie.

La première question qui me vient à l'esprit : Que vais-je faire dans cette Académie ? Certes, nous sommes les acteurs de notre propre existence, nous avons la possibilité et la liberté de faire des choix ou de ne pas les faire. Notre quotidien est conditionné par ces petits ou grands choix que nous faisons jour après jour. Encore faut-il avoir les outils pour faire ces choix.

Depuis 1982, date de création de l'atelier de sculpture de Laval et plus particulièrement depuis 1993, je tente d'apporter, dans le domaine qui est le mien, c'est-à-dire la sculpture, des outils à ceux qui les cherchent. Ces outils pourront être bien sûr, les outils du sculpteur (massette, mirette, ébauchoir, gradine, spatule, ciseaux, etc ...) mais également les outils de la réflexion et de la pensée. La sculpture peut être un travail purement formel bien entendu, mais il peut également être le support d'une pensée et l'outil d'une réflexion. Je serais tenté de penser que nous sculptons notre quotidien. Sachant que ce qui est à la source de la création artistique n'est pas enseignable. L'esprit et les intuitions du talent donnent à l'art ses règles.

Dans le travail sur le visage et le portrait qui est le mien actuellement, la question qui me préoccupe aujourd'hui, c'est la place de l'autre ou des autres dans le visage que je vais réaliser. Ce visage n'existe que dans et par le regard de l'autre et l'oblige à sortir du soi comme nous l'a si bien dit Emmanuel Levinas. Sans ce regard, il n'est rien.

Etrange télescopage avec cet extrait du bréviaire des politiciens d'après les Carnets de Mazarin : « Ne découvre à personne tes sentiments véritables, mais joue la sincérité. Farde ton cœur autant que ton visage, les accents de ta voix autant que tes mots. La plupart des sentiments se lit sur le visage. »

Trop souvent ces visages représentés ne sont ni en Enfer ni au Paradis mais tristement au Purgatoire ! Toutes expressions y sont absentes, comme drapées dans un conformisme et un confort de représentation bien convenus. Ces visages fantômes dérivent, ballottés par les destins dans la patiente acceptation d'un lent naufrage prochain, ne luttant plus contre ces habitudes qui servent de béquilles.

Pour révéler la dualité et la lumière d'un visage, les ombres doivent être d'une grande intensité dans ce carnaval et cette comédie de la vie. Ces ombres nous suivent comme un double.

Cette terrible complexité du « réel » est un bien vaste sujet... mais ô combien enthousiasmant et plein de surprises. Ce que ce visage a été, tu ne le vois plus. Ce que sera ce visage, tu ne le vois pas encore. Il n'est alors possible de représenter que des fragments de ces réalités.

Contre cette parole d'Andy Warhol : « Regardez moi bien en face, parce que derrière, il n'y a rien ! »

Roger Cailliois soulignait l'importance exceptionnelle du masque pour l'histoire de l'espèce humaine. Il est un fait que toute l'humanité porte ou a porté le masque. L'homme en général pourrait déclarer : « je m'avance masqué ».

La lettre de notre présidente Nicole Villeroux m'annonçait le 13 septembre 2009 mon élection à l'Académie du Maine.

Il est donc temps de revenir à la question de départ. Que pourrai-je apporter à l'Académie du Maine ? La lecture d'un certain nombre de publications m'a beaucoup impressionné.

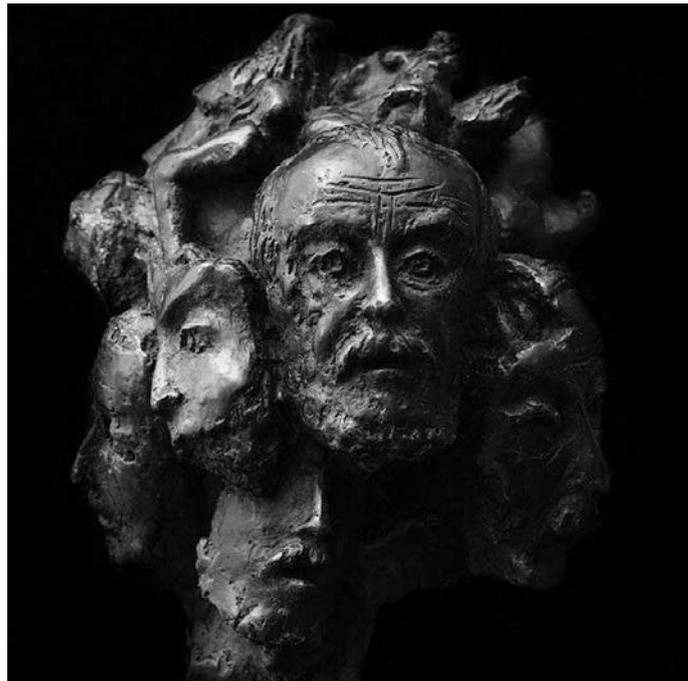
J'apporterai ce que je suis, ni plus ni moins, avec ma conviction que les oeuvres de l'esprit que forge la création artistique sont une autre façon de voir le monde très complexe dans lequel nous vivons. Un autre angle de vue, chacun révélant une part du « réel » comme le fait le poète par rapport à l'historien sur les visages de notre humanité.

Sur quoi se base l'historien pour tracer les lignes et contours de notre histoire ? Les archives, les témoignages et les documents de tous ordres bien entendu, mais également les oeuvres d'art qui illustrent et témoignent des petites et grandes histoires. Cette histoire continue à se déployer sous nos yeux avec ses documents, ses archives

devenues de plus en plus complexes et la création contemporaine. Le rôle, la place et l'importance de la création contemporaine ne peut qu'être confortée en un lieu aussi symbolique où règne la diversité des expériences et l'écoute comme à l'Académie du Maine.

Roger Blaquière, premier Prix de Rome, qui séjourna à la Villa Médicis de 1964 à 1967 sous la direction de Balthus, oeuvre depuis un certain nombre d'années dans cette direction. Ma découverte de son oeuvre lors de ses expositions, entre autres, au château de Sainte Suzanne, à l'Abbaye de l'Epau puis actuellement à l'Espal du Mans, a été une rencontre importante et je vous en remercie très vivement. Je me mettrai dans vos pas.

Merci à l'Académie du Maine qui m'a fait confiance par son suffrage. Pour conclure, l'épithète que, j'ose croire, personne n'aimerait entendre lire un jour au dessus de lui : « Il est mort d'un arrêt du coeur, qui a si peu servi ... »



Enigme du visage. Photo R. Brillant

LES ACTIVITÉS 2009 - 2010

Le Prix de la Mayenne

financé par le Conseil Général de la Mayenne
a été décerné le 12 décembre 2009 lors de la séance publique à Laval à :
Monsieur Jean-Luc BANSARD (Théâtre du Tiroir)
pour son œuvre complète
Réception de Robert LERIVRAIN par Roger BLAQUIÈRE
Communication de Philippe CONSEIL

•

La séance publique au Mans s'est tenue le 5 décembre 2009

Réception de Thierry Dehayes par Michèle MÉNARD
Communication d'Emmanuel de WARESQUIEL

•

Les communications faites par les membres de l'Académie au cours des séances privées et publiques ont été les suivantes :

- 23 janvier Visite de l'exposition consacrée à l'art Copte
au Musée de Tessé : par Françoise CHASERANT
- 20 février Etat des lieux de la création artistique en ce début de siècle
par Roger BLAQUIÈRE
- 20 mars Les maîtres de la lumière version 2010 par Jean-Claude FAYET
- 10 avril Les enfants soldats par Suzanne SENS
- 8 mai Visite de l'espace Plantagenêt
par Françoise CHASERANT
- 29 mai Participation de l'Académie au concert-lecture en l'église
St Vénérand à Laval sur le thème : Les sept dernières paroles
du Christ.
- 9 octobre Séance publique pour le millénaire de l'abbaye de Solesmes
La vie et l'œuvre de Dom Piolin, historien de l'église du Mans
par Nicole VILLEROUX
L'utilisation des Psaumes dans la règle de St Benoît.
Par le chanoine Daniel SESBOUÉ
Deux écrivains et Solesmes : Simone WEIL et Pierre REVERDY
par Michèle LÉVY
Le sens du sacré dans l'œuvre de Francis POULENC
par Didier PILLON
Les Saints de Solesmes par Michèle MÉNARD
- 23 octobre Participation de l'Académie au colloque consacré à l'Abbaye d'Evron

Directeur de la publication : Roger BLAQUIÈRE

Comité de rédaction :

Suzanne SENS - Françoise CHASERANT - Michèle LÉVY - Michèle MÉNARD

Achévé d'imprimer en décembre 2010 par l'Imprimerie ITF à Mulsanne -

ISSN 1274-0705

Sommaire

Un ami Lavallois d'Arthur Rimbaud
Colonel Paul GAUTIER

•

Les enfants soldats
Suzanne SENS

•

Les NDE ou EMI :
un voyage fantastique dans l'au-delà ?
Michèle LÉVY

•

Hommage à René LECAPITAINE
Roger BLAQUIÈRE
Guy REHOU

•

Réception de Robert LERIVRAIN
Roger BLAQUIÈRE

Publication réalisée avec la participation
du Conseil Général de la Sarthe
et du Conseil Général de la Mayenne

